IMAGES

LE GENERAL TIENT PAROLE

Jeudi soir, au moment même où, à plusieurs centaines de kilomètres, se déroulait la seconde offensive de Libye, le général Auchinleck a assisté au gala d'escrime organisé au Continental au profit du Croissant-Rouge. Il avait promis de venir. Il a tenu parole. Sa présence, en tout cas, à ce gala est la meilleure preuve que, sur le front, tout va bien.

No. 637 — LE CAIRE EGYPTE 24 NOVEMBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
En PALESTINE : 20 mils
En SYRIE & LIBAN :

LA CRISE DU PACIFIQUE par la caricature



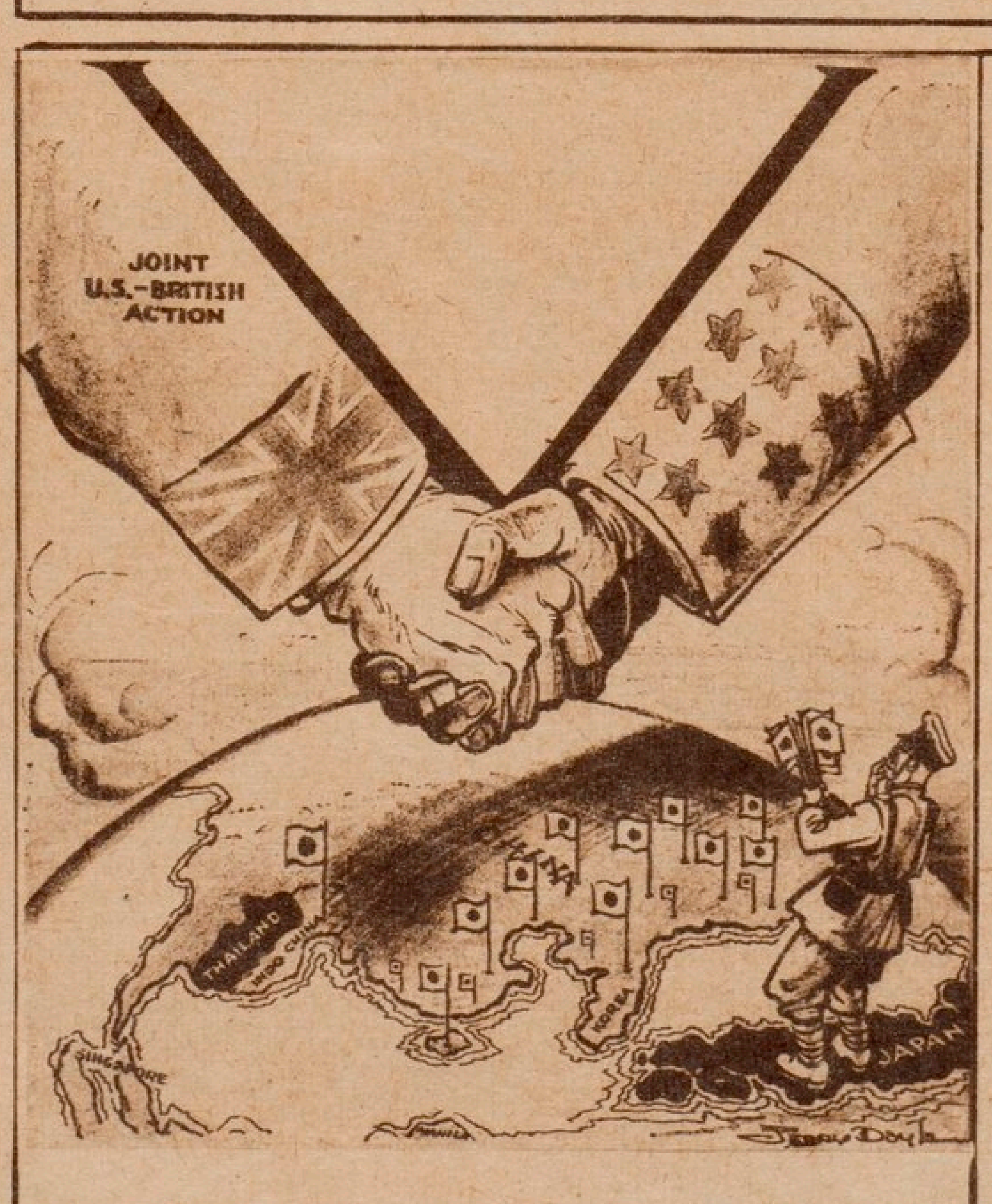
LE DILEMME NIPPON
Hitler. — Voulez-vous vous faire harakiri, oui ou non ?
(Brisbane Telegraph)



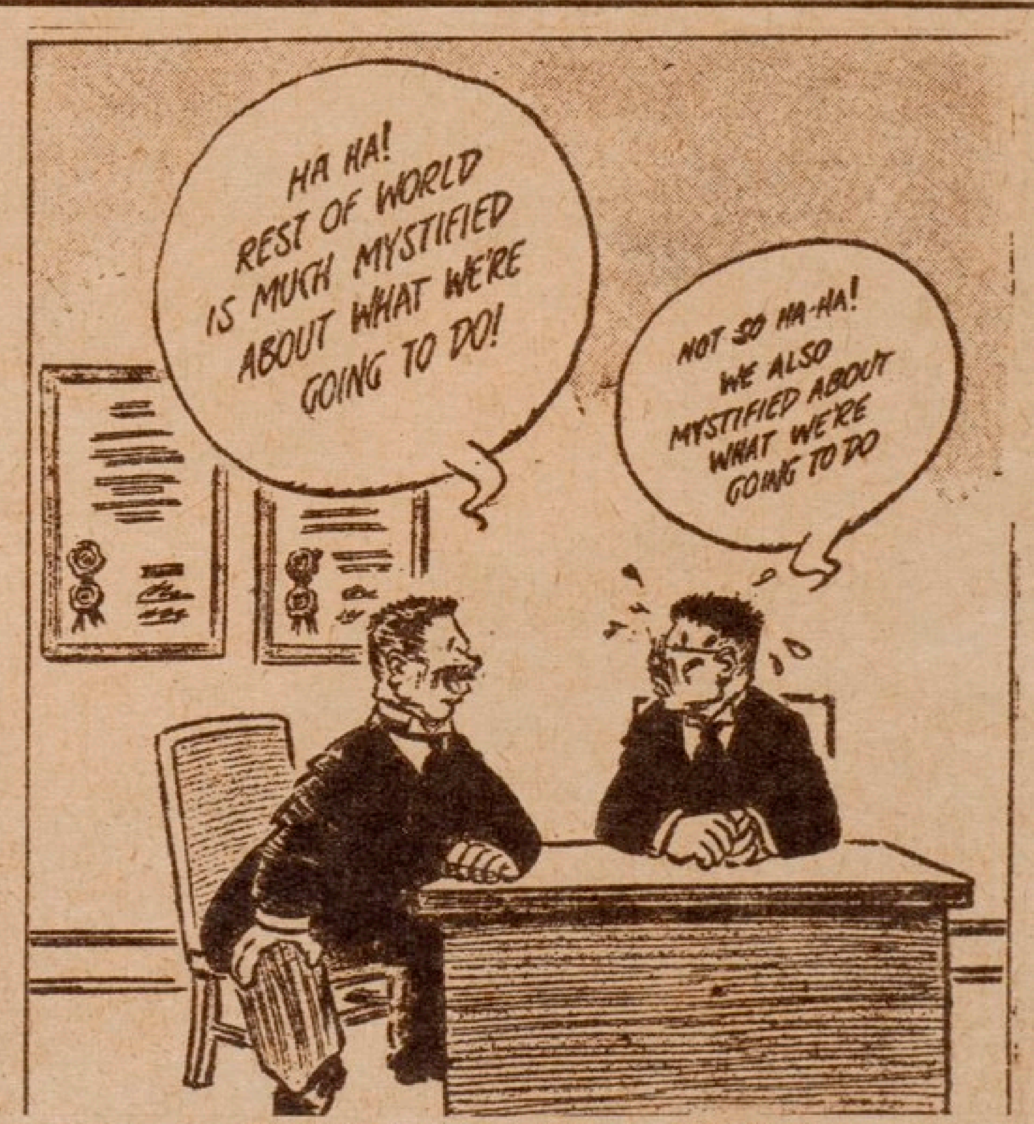
AMBITIONS JAPONAISES
Les coups de soleil sont parfois fatals.
(Daily Mirror)



LE GEL DES AVOIRS NIPPONS
Le Japon. — Si ce froid continue, il finira par me tuer.
(New York Times)



LA POIGNEE DE MAIN ANGLO-AMERICAINE
Le Japon. — S'ils s'unissent à présent, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?
(Philadelphia Record)



CONVERSATION A TOKIO
Premier ministre japonais. — Ha ! ha ! Le monde entier se demande ce que nous allons faire.
Deuxième ministre japonais. — Il n'y a pas de quoi rire, car nous aussi nous nous demandons ce que nous allons faire.
(Lynchburg News)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Vie ou mort pour le Japon

Le général Tojo, président du Conseil japonais, qui a fait d'importantes déclarations aux Chambres japonaises, est un militaire de carrière. Expert en matière d'aviation, il a fait ses preuves dans l'armée Kouan-Toung, qui captura la Mandchourie et essaya de conquérir la Chine sur les mêmes principes.

Ministre de la Guerre dans le cabinet du prince Konoyé, il a enlevé le fauteuil présidentiel par sa détermination de mener les visées impérialistes japonaises à exécution complète.

Il s'est départi de son silence coutumier pour impressionner le monde, et surtout le monde américain. Le gel des crédits nippons accentue le blocus économique. Le Premier japonais désire un règlement par lequel les tierces puissances se défendront de faire obstruction à ce qu'il appelle la « Question Chinoise ». Il veut que les pays entourant le Japon s'interdisent non seulement toute menace militaire directe contre ce pays, mais annulent toutes les mesures hostiles, tel le blocus économique, et rétablissent les relations économiques normales. L'enjeu : la paix en Asie orientale.

Le Japon veut obtenir pacifiquement le pétrole et le caoutchouc de Sumatra, de crainte de devoir les arracher par les armes. Les émissaires japonais, Monsieur Kurusu et l'amiral Nomura, déploient des prodiges de finesses diplomatiques pour convaincre le froid Sumner Welles, diplomate éprouvé, qui ne veut rien dire et qui attend que l'adversaire se fatigue de parler.

Pendant ce temps, les mesures japonaises aggravent la menace sur le Thailand. L'arrivée de quatre croiseurs à Saïgon, en Indochine, est un signe inquiétant.

L'opinion américaine pense que le Japon devra, soit renoncer à ses prétentions, soit se battre. Réduire la guerre de Chine à la Question Chinoise serait, pour des avantages verbaux, renoncer à aider cette dernière et mettre l'Angleterre dans une situation périlleuse à Singapour et dans ses possessions d'Extrême-Orient.

Les Etats-Unis tiennent l'Angleterre au courant des pourparlers heure par heure. Le sénateur Pepper, membre de la Commission sénatoriale américaine des Affaires Etrangères, a fait des déclarations rassurantes à cet égard.

La Chine — est-il besoin de le dire ? — luttera pour son indépendance jusqu'au bout. Aucune paix n'interviendra jusqu'à l'évacuation complète des Japonais. M. Eden a d'ailleurs affirmé à la Chambre des Communes l'intention anglaise de maintenir la route de Birmanie ouverte. Elle avait été fermée en septembre 1940. Mais durant la mauvaise saison, elle est impraticable, et la mesure n'avait eu aucun effet précis. Dès que les fondrières eurent séché, le trafic ininterrompu, la procession des lourds camions américains chargés d'armes reprit vers Tchoung-King. Elle ne cessera par de sitôt... L'Angleterre et l'Amérique ne sont pas près d'abandonner la cause de la liberté.

La relève de Weygand

Weygand demeure une des personnalités les plus mystérieuses de cette guerre.

« Weygand ne m'a jamais déçu », aurait dit Foch, son chef. Weygand s'est pourtant trompé lors de l'attaque de la Somme. Ne voulant pas écouter les initiatives hardies du général de Gaulle, qui voulait masser les tanks français dans une contre-attaque vigoureuse, il s'est cantonné dans des mesures défensives, décevantes et démoralisantes. Il a participé à cet armistice funeste du 24 juin. Beaucoup de critiques voyaient en lui un collaborationniste, par suite de ses idées anti-communistes, de son manque d'enthousiasme pour le mouvement de la France Libre. Il a refusé de se joindre par orgueil, par erreur politique. Il s'est isolé en Afrique du Nord, ne voulant pas trahir son compagnon d'armes, Pétain, mais détestant l'occupation allemande. On avait prononcé son nom avec insistance lors de la mort du général Huntziger en avion. Mais les dépêches récentes nous ont appris qu'il a été démis de ses fonctions sur la demande d'Hitler, qui veut étendre son emprise sur la France et l'Empire français et craint l'intégrité du général.

Weygand, aigri par la frustration de ses derniers espoirs, rejoindra-t-il les colonnes de la France Libre, après les avoir si longtemps ignorées ?

On livre à Rostov la bataille de l'or noir

La situation en Russie est stationnaire depuis quelques jours, malgré l'intensité de la lutte.

Sur trois fronts, les combats se poursuivent sans fin, dans un froid et une humidité pénétrants, au prix de lourdes pertes de matériel et d'hommes. Mais un résultat définitif semble acquis. A cause du mauvais temps qui ne permet pas de concentration importante, ou de la rapidité de leurs ripostes et de leurs contre-attaques, les Russes ont su réduire les avantages mécaniques allemands au rôle fatigant de protecteurs de l'infanterie à pied.

La percée dans les espaces libres est définitivement abandonnée. Les Allemands sont obligés d'enlever les gros nœuds de résistance ; les contourner pour les étouffer devient impossible. Ces nœuds risquent de projeter des pointes parallèles à leur avance qui ruineront les communications avec l'arrière, épuiseront les flancs.

Combats de tranchées, combats de rues, telles sont les nouvelles phases de la lutte infinie.

Les assaillants portent la violence du choc tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, tel un homme qui frapperait sur la surface d'un mur essayant de toucher la sonorité creuse pour ébranler la solidité du pan tout entier. Les pointes du mouvement, Tula au sud et Kalinine au nord, sont mises à l'épreuve de même que le front direct, Volokolamsk.

Au nord, les Allemands essaient d'encercler la ville de Léningrad, d'obtenir des succès qui compensent leur longue station devant Moscou. Certaines dépêches rapportent que des troupes descendues des rives occidentales du lac Ladoga sont arrivées à intercepter la ligne Léningrad-Vologda, à Tikhvin, à 120 kms à l'est de Léningrad, mais la ligne Moscou-Léningrad demeure libre. Hitler a donc menti une fois de plus. Léningrad n'est pas encerclée, elle communique avec Moscou, et sa résistance n'est pas près de s'éteindre.

Au centre, entre Kharkov et Orel, les Allemands essaient de diviser l'armée russe, à Koursk, à 150 kms au nord de Kharkov.

En Crimée, Sébastopol résiste toujours. Le port ne peut abriter de flotte et Batoum sert d'asile aux navires soviétiques.

L'évacuation de Kerch, annoncée récemment, pose le grave problème de l'assaut des rives du Caucase. Les Allemands vont-ils essayer, au moyen de leurs troupes de parachutistes, de franchir le détroit de Kerch, large de six kilomètres, ou vont-ils essayer de briser la résistance de Rostov ? Les dernières nouvelles indiquent qu'ils font à Rostov des efforts inouïs pour franchir la ville. Un mouvement tournant a été éventé. Les batailles rangées continuent avec rage. Mais la zone du Caucase est renforcée par les arrivages d'armes alliées. Le commandement russe saura livrer la bataille du Caucase, qu'il attend depuis plusieurs mois.

LE FILM EGYPTIEN

Première séance au Sénat, premier choc entre partis, première crise. Pour une question plutôt insignifiante en elle-même : les wafdistes veulent quatre représentants dans le bureau du Sénat ; leurs adversaires ne leur en reconnaissent que trois. Mais les wafdistes désirent en faire une épreuve de force et s'affirmer comme le parti le plus nombreux. Les autres ne l'entendent pas ainsi ; d'où mauvaise humeur des wafdistes, se retirant de la séance. La crise aurait pu se prolonger, sans l'intervention de Sirry pacha qui ne voulait pas débuter par une prise de positions aussi hostiles.

De cela, nous pouvons conclure : la trêve n'a servi de rien et les vacances n'ont en rien apaisé les nerfs.

Les wafdistes sont décidés à la bataille. Le Premier Ministre préfère éviter des crises graves et faire collaborer les partis au sein du Parlement. Dans le Discours du Trône, il estime avoir suffisamment souligné la gravité de l'heure pour créer une sorte d'union sacrée pratique, si elle ne peut être réalisée officiellement. Mais ceci semble irréalisable, l'opposition demeurant intransigeante.

* * *

Elle ne trouvera pas dans le Discours du Trône — qui sert chaque année de thème à un grand débat de politique générale — des éléments très précis d'attaque, car, très court, sans délayage, il est surtout un bilan de l'œuvre déjà accomplie et que les deux Chambres ont ratifiée, sur laquelle elles ne peuvent plus revenir. Comme programme d'avenir, ce sont des affirmations de principes nationaux qu'il est difficile de contester. Aussi, à ce point de vue, ce « Discours du Trône » est-il un chef-d'œuvre d'habileté et de finesse.

Néanmoins, quand une opposition veut créer des débats ou les faire dévier, elle y arrive toujours et l'on prévoit que, malgré cette concision impersonnelle presque du Discours du Trône, il donnera lieu à de grandes séances.

* * *

La politique militaire aux frontières et la politique intérieure sont liées par des liens invisibles mais sensibles. L'offensive déclenchée avec succès par Sir Allan Cunningham, sur les directives d'Auchinleck, ne peut qu'éclaircir l'atmosphère intérieure. La fin de la menace blindée du général von Rommel ne peut demeurer sans influence sur certains esprits et les ramener à de plus saines appréciations de la réalité. L'effet en sera heureux, et quand l'offensive aura été couronnée d'un triomphe décisif, nous nous en apercevrons à plus de mesure, de pondération chez de nombreux opposants.

* * *

La position du ministère Sirry, au début de la nouvelle saison politique, paraît solide. Il jouit de la confiance de S.M. le Roi. A la Chambre, la coalition des libéraux et des saadistes forme une solide majorité ; au Sénat, une majorité existe également, bien qu'avec l'appoint des indépendants, mais les pères conscrits indépendants n'aiment pas les révolutions ministérielles.

Au point de vue extérieur, les relations avec la Grande-Bretagne sont des plus cordiales et la collaboration entre les deux gouvernements se développe au mieux de leurs intérêts réciproques.

Le parti saadiste aborde la saison avec la même cohésion autour de son président, le Dr Ahmed Maher pacha, réélu président de la Chambre.

Le parti libéral est toujours empêtré dans ses histoires de présidence, de vice-présidence, de démission, de scission, d'élaboration de combines, tantôt à droite et tantôt à gauche. D'aucuns se demandent même si le moment n'est pas venu d'épurer le parti, de le débarrasser des trublions professionnels et de le réorganiser sur des bases plus saines.

* * *

A propos des rumeurs sur le rôle de pacificateur que jouerait Amine Osman pacha entre le Wafd et certains milieux politiques, Nahas pacha s'est exprimé comme suit : « Pourquoi continuellement charger Amine Osman pacha de tous ces fardeaux, répandre à son sujet tous ces propos ? Si, personnellement, j'ai besoin de bonne entente, de rapprochement, d'explication avec qui que ce soit, je l'affronte directement. Il n'y a pas de barrière entre les Anglais et moi. A chaque occasion, j'ai franchement exposé à leurs dirigeants tout ce que je pensais. Je n'ai pas à leur dire, par un intermédiaire, plus que je ne leur ai dit moi-même. Les divergences des points de vue n'ont pas conduit à une rupture des relations personnelles et à chaque rencontre je leur parle aussi franchement que je parle aux membres du Wafd et à mes partisans. »

Quant au traité, on rapporte que Nahas pacha s'étonne qu'on l'accuse de combattre le traité, alors que c'est lui qui l'a négocié et signé. Il combat seulement ce qu'il estime être une mauvaise exécution du traité.

Détruire l'armée allemande...

L'offensive libyenne, que tout le monde attendait avec anxiété, a complètement surpris l'adversaire. Malgré une forte pluie qui gênait les opérations, l'armée du Nil a réalisé le premier jour des progrès de 80 kms dans le territoire ennemi. Le mouvement conjugué des colonnes anglaises s'est étendu sur un front de 180 kilomètres environ, de l'oasis de Djaraboub à Solloum.

Ce qui caractérise l'offensive d'aujourd'hui, c'est qu'elle a été longtemps et soigneusement préparée. Les troupes sont entraînées, munies du meilleur matériel au monde, leurs mouvements sont coordonnés avec une précision parfaite. La guerre dans le désert, comme le disait M. Churchill aux Communes, est une guerre à mouvements rapides. Elle nécessite un dépliement du matériel tout entier. L'effet moral d'une offensive heureuse sera capital. Rien ne sera épargné pour la rendre aussi brillante que possible. Ici se voient bien les inspirations qui guident les démocraties. En Allemagne, le public n'est tenu au courant de rien. Les intentions du commandement ne transpirent pas. En régime démocratique, M. Churchill dit à ses Chambres et à son peuple les circonstances de ses actes.

Les ballons d'essai pacifiques

Dans un ordre du jour à l'armée allemande, lancé à la veille de la Noël 1940, le général Brauchitsch, orgueilleusement, proclamait que l'Angleterre était complètement à la merci de la puissance militaire allemande, qui n'attendait que le moment opportun pour lui donner le coup de grâce. Ces mêmes paroles comparées à l'étrange interview accordée par von Papen donnent une idée de la mesure dans laquelle la situation stratégique du Reich a empiré durant ces douze mois.

Dès le début du conflit, même au moment de son apogée, en juin 1940, l'Allemagne, comme l'avaient toujours fait remarquer les observateurs perspicaces, n'a jamais pu espérer davantage qu'un « match nul » contre le reste du monde. Les généraux allemands, dans les études parues après la dernière guerre, ont toujours souligné que l'état-major du Kaiser s'était trompé en recherchant un résultat décisif à l'Ouest. A leur avis, il aurait fallu mener la guerre avec toutes les forces disponibles à l'Est et se contenter d'une guerre d'usure et de défensive à l'Ouest, dans l'espoir de forcer finalement les puissances alliées à conclure la paix sur la base d'un compromis.

Aujourd'hui, la préoccupation d'obtenir ce « match nul » obsède de nouveau l'esprit des chefs militaires allemands. C'est elle qui a dicté l'attaque contre la Russie, le Reich espérant trouver là le contrepoids de l'aide américaine à l'Angleterre. Le fait de lancer à la veille de l'hiver de nouveaux ballons d'essai de paix montre que le haut commandement allemand n'est même plus sûr d'obtenir ce résultat.

Vers Benghazi
DERNA
Siret el Touil
S. Aziz
Faro
Ras el Tine
MER MEDITERRA
GOLFE DE BOMBA
Bomba
Tmimi
El Hagiag
El Ezzeiat
El Agheila el Gharbia
S. Hameida
Gazala
R. Chechiban
Akroma
TOBRUK
Aérodrome capturé et violente rencontre avec les tanks allemands.
Rencontre avec des tanks allemands venant de Bardia et Gambut.
Gabr el Abidi
El Rezheg
El Adem
PLATEAU de BARKA
ESCARPEMENT
Route
BARDIA
Mersa Bourdi Soleiman
Fort Capuzzo
Fort Abbas
SOLLOUM
Bellefa
0 5 10 15 20 25
Milles
El Gobi
Bir Abbas
Bir Eragib
Sidi Omar
Min el Geraisa
Rencontres avec les forces blindées italiennes et allemandes.
CYRENAIQUE
FRONTIERE
Bir el Habaa
Qor el Reid
Fort Maddalena
Colonnes principales se dirigeant vers El Gobi et El Rezheg.

La seconde offensive de Libye a commencé et se déroule favorablement depuis quelques jours. La nouvelle de l'audacieuse attaque déclenchée par les troupes du général Sir Claude Auchinleck fut connue dans la nuit de mercredi à jeudi et se répandit immédiatement comme une traînée de poudre. Tout comme Wavell il y a quelques mois, le général Auchinleck a pris l'ennemi par surprise et, délaissant les itinéraires classiques, a poussé en direction du sud, faisant faire à ses troupes un vaste mouvement d'encerclement des positions occupées par l'ennemi. Parlant aux Communes jeudi, M. Churchill a déclaré, cependant, d'une part, que les troupes impériales avaient occupé une position favorable pour « la grande bataille » de Libye, de l'autre, que le but principal de l'attaque actuelle était de détruire les forces de l'Axe, plutôt que d'occuper des territoires. Le correspondant d'une grande agence d'informations qui se trouve en ce moment sur le théâtre des opérations a révélé d'autre part que les troupes du général Auchinleck s'efforcent d'engager les Allemands de préférence aux Italiens, sachant pertinemment que, les Allemands défaits, les Italiens se rendront par milliers comme ils l'ont fait lors de la dernière offensive. On ne possède point, et pour cause, de renseignements précis au sujet des effectifs que le haut commandement britannique a engagés dans la bataille. On sait, cependant, qu'une armée se trouve actuellement dans le désert de l'Ouest : la huitième armée, nouvellement créée. Les troupes britanniques qui effectuent l'attaque se trouvent placées sous le commandement du lieutenant-général Sir Allan Cunningham, l'homme qui a balayé les Italiens d'Ethiopie. Les forces navales appuyant les opérations terrestres sont commandées par son frère, l'amiral Sir Andrew Cunningham, commandant de la flotte de la Méditerranée. Quant aux forces aériennes, elles dépendent directement de l'air vice-marshal Coningham.

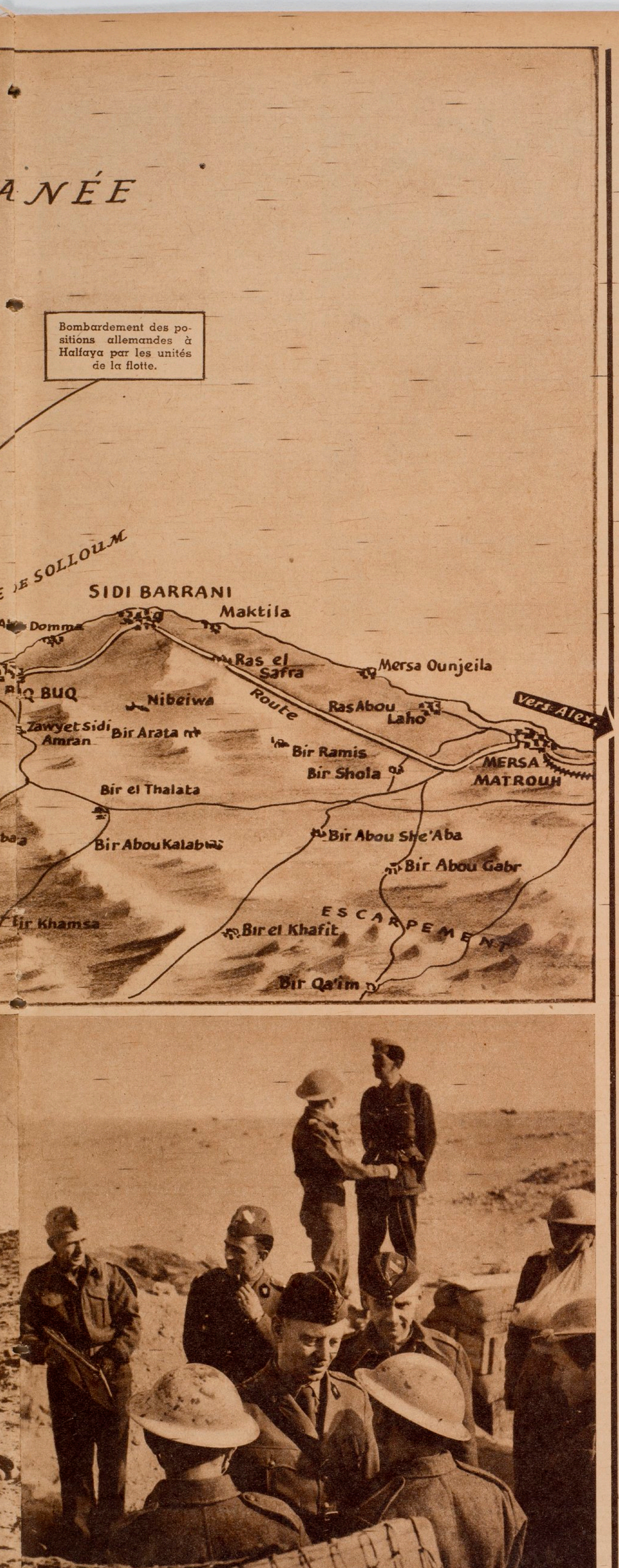
LES BRITANNIQUES ATTAQUENT...



Le général von Rommel, commandant des troupes allemandes de Libye. Il passe pour un des meilleurs généraux nazis de l'heure. Relativement jeune, c'est l'un des favoris du Führer qui lui a décerné la Croix de fer lorsque, au cours de la bataille de France, il réussit en un point à percer la ligne Maginot.



Ces hommes ont reçu pour mission de capturer un avant-poste ennemi. Tandis que les batteries situées à l'arrière martèlent constamment la position, les soldats s'avancent en rampant... L'opération est lente, pénible, mais il faut prendre l'ennemi par surprise.



La visite du général Sikorski en Egypte a mis l'armée polonaise du Moyen-Orient à l'ordre du jour. Des troupes polonaises se trouvent actuellement à Tobrouk où elles participent à la défense de la ville. Elles font, dans l'accomplissement de leur mission, preuve d'une vaillance qui a suscité l'admiration de tous ceux qui les ont vues à l'œuvre. Le général Sikorski a naturellement tenu à leur rendre visite. Le voici s'entretenant avec les servants d'une batterie polonaise installée aux abords de la ville.

LAWRENCE d'ETHIOPIE

DEUX HOMMES ONT PREPARE LA MARCHE TRIOMPHALE DES TROUPES BRITANNIQUES EN ABYSSINIE.

Comment un poste fortement tenu par les Italiens fut capturé sans tirer un coup de fusil.

Un journaliste américain, qui a suivi sur place les principales phases de la campagne d'Ethiopie, raconte quelques phases caractéristiques des opérations auxquelles il a assisté.

Orde Charles Wingate et Daniel Sandford sont les deux « Lawrence » d'Ethiopie. Ces deux hommes furent les cerveaux qui, dans l'ombre, ont activement contribué au succès de la campagne britannique.

J'ai rencontré pour la première fois Wingate dans un fort italien que les Anglais venaient d'occuper et dont il avait fait son quartier général.

Wingate était assis sur son lit. Il était nu à partir de la ceinture et transpirait abondamment. D'une main, il tenait une brosse métallique avec laquelle il se frottait vigoureusement la peau, tout en parlant. De l'autre, il essayait de chasser un essaim grouillant de mouches, à l'aide d'une serviette sordide. Plus d'une fois, au cours de notre conversation, je reçus un coup de serviette sur le dos, car Wingate veillait aussi à chasser les insectes qui se posaient sur moi. Une fois, pendant l'un de nos entretiens, un réveille-matin me fit sursauter. Cette montre est un des objets chéris de Wingate. Pendant l'action, il la transporte avec lui, accrochée à son petit doigt.

A première vue, Wingate ressemble à un ermite vivant dans la brousse et se nourrissant exclusivement de sauterelles et de miel sauvage. Sa figure est ascétique, ses cheveux longs et ébouriffés, et son regard empreint d'une lumière sinistre. Il n'est pas étonnant qu'il soit considéré comme un homme presque surnaturel. Diplômé de l'Ecole militaire de Sandhurst, cet officier de 30 ans est décoré de la « Distinguished Service Cross » pour avoir organisé des patrouilles qui se hasardaient pendant la nuit contre les Arabes révoltés en Palestine. En Ethiopie, il a conservé son penchant pour les aventures nocturnes. Plus d'une fois, il a commandé personnellement des raids contre des campements italiens.

Plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer Wingate au moment où, à la tête d'une poignée d'Ethiopiens, il venait d'occuper un autre fort italien. Pendant que nous entamions notre conversation, la sonnerie du téléphone retentit. Une position voisine, encore aux mains de l'ennemi, appelait. « Ah ! dit Wingate, ce sont les Italiens. Ils ignorent sans doute que nous sommes ici. » Soudain, il eut une inspiration. « Vous parlez l'italien, me dit-il. Appelez-les, et dites-leur qu'une colonne britannique forte de 10.000 hommes est en route pour les attaquer. S'ils vous demandent votre nom, répondez-leur que vous êtes le docteur Di Grigorio. C'est le nom de leur médecin que nous avons capturé. »

Je décrochai le récepteur et donnai un tour énergique à la manivelle du petit appareil de campagne. « Pronto ! Pronto ! » Après plusieurs tentatives, une voix me répondit au bout du fil : « Pronto ! ». C'était l'opérateur du poste italien du croisement du Nil Bleu, cinquante milles plus loin.

Je délivrai mot par mot le message de Wingate. « Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire ? » s'écria l'opérateur affolé. « Si vous voulez mon avis, je répondis en italien, je vous conseille de déguerpir aussi vite que vous le pouvez. » Les Italiens acceptèrent avec empressement ce conseil et abandonnèrent la position. Quelques heures plus tard, une troupe de 700 Ethiopiens, sous le commandement d'un général éthiopien, occupait le poste fortement tenu du croisement du Nil Bleu.

* * *

L'autre « colonel Lawrence » d'Abyssinie est le brigadier Daniel Sandford, actuellement âgé de 60 ans. Jeune homme sans fortune, Dan Sandford quitta Glasgow il y a une trentaine d'années, en quête de richesses et d'aventures. Le destin le conduisit en Ethiopie où il séjourna 30 ans, gagnant sa vie comme cultivateur d'épinards et d'oignons qu'il vendait aux diplomates à monocle de la légation britannique d'Addis-Abéba. Mais l'Ethiopie pouvait donner d'autres satisfactions à un jeune Ecossais entreprenant, et bientôt Sandford se détacha de l'agriculture pour se livrer au commerce. Il fut nommé bientôt l'agent pour les achats du gouvernement abyssin, et devint l'ami de tous les chefs influents du royaume.

Quelque temps avant la déclaration de guerre de l'Italie à la Grande-Bretagne, Sandford avait pris la précaution de quitter les territoires occupés par les Italiens, et put ainsi échapper à l'internement. En été dernier, le commandement britannique pensa que Sandford était l'homme indiqué pour retourner en Ethiopie et y fomenter la révolte contre les Italiens.

Sandford gagna plusieurs chefs à la cause britannique et éthiopienne. Puis, il disposa des routes secrètes par lesquelles les armes anglaises devaient parvenir aux indigènes. Ayant ainsi préparé le terrain, il retourna au Soudan anglo-égyptien, pour se mettre au service de l'empereur Haïlé Sélassié en qualité de conseiller britannique de Sa Majesté.

* * *

La colonne de Haïlé Sélassié qui pénétra en Ethiopie était composée de troupes soudanaises et de patriotes abyssins ralliés par Sandford. Elle était commandée par une cinquantaine d'officiers britanniques qui, à l'égal de Wingate et de Sandford, étaient des esprits aventureux incurables. Tous s'étaient portés volontaires pour les missions les plus dangereuses, consistant à dynamiter des ponts derrière les lignes italiennes, à lancer des attaques-surprises contre des forces ennemies numériquement supérieures et à semer la confusion parmi les Italiens, avant que ceux-ci pussent retrouver leurs esprits. Parmi eux se trouvaient des lieutenants provenant de régiments d'élite, comme le « Life Guards » et le « Black Watch », mais le gros des forces des patriotes fut instruit et entraîné par une douzaine de fougueux sergents australiens. Ces grands diables roux, aux barbes blondes incultes, aux yeux couleur d'acier ne respectaient rien. Les Italiens les craignaient comme la peste.

* * *

Un jour, je rencontrai deux officiers italiens prisonniers : le capitaine Vincenzo Bertojo, d'âge moyen, et le sous-lieutenant Eugenio Panasci, jeune homme aux cheveux grisonnants. Ils me racontèrent que le 7 décembre 1937, leur bataillon avait été cerné et anéanti par une troupe sous le commandement du Dégach Mangacha, dans un défilé des monts Isora. De tout l'effectif du bataillon, six hommes survécurent. Tous étaient blessés, et trois moururent le jour suivant. Un quatrième fut exécuté parce qu'il avait essayé de résister à ses vainqueurs. Seuls Bertojo et Panasci ont vécu pour raconter leur histoire.

Pendant trois ans, ils furent gardés en captivité par les rebelles. Au début, Mangacha tenta de se les attacher. Ils vivaient dans l'entourage du chef et mangeaient à sa table. Un jour, il leur offrit la main de sa sœur et de sa tante respectivement. Lorsque les Italiens expliquèrent qu'ils étaient déjà mariés dans leur pays, le Dégach répondit que désormais ils étaient ses sujets et qu'ils n'étaient plus italiens. Leur refus leur valut un supplément de rigueur dans la captivité. Néanmoins, avec le temps, leur sort devint meilleur. Le chef les invitait souvent à sa table et leur demandait des renseignements sur l'Europe, qu'il notait soigneusement dans un petit carnet.

Les deux Italiens étaient tellement isolés du reste du monde, qu'ils n'apprirent l'entrée en guerre de l'Italie qu'en décembre, lorsqu'ils tombèrent aux mains des Britanniques. Quoique les Anglais fussent des ennemis, les deux officiers les accueillirent délirants de joie. Ils étaient heureux de voir des Européens.



Attention aux espions !

LE JAPON FAIT LA CHASSE AUX ESPIONS ET SE PREPARE A LA GUERRE

Tous les habitants du Japon sont possédés par la hantise des espions. Personne, à Tokio, à Yokohama, à Nagasaki, à Kobé, ne pourrait concevoir qu'un étranger visite le Japon pour affaires, ou tout simplement pour son plaisir. Cette conviction, partagée par des millions de Japonais, a provoqué l'organisation du contre-espionnage sur une grande échelle et toute la population y collabore avec enthousiasme.

Voulez-vous savoir pourquoi le service laisse tellement à désirer à l'Imperial Hotel ? La raison est simple : garçons d'étage, maîtres d'hôtel, femmes de chambre et marmitons de cuisine sont trop occupés à surveiller les espions et n'ont pas le temps de faire leur travail. Des récompenses sont offertes aux enfants qui signalent aux autorités les étrangers louches. Un jour d'été, un marmot zélé fit irruption dans un poste de police. Il avait surpris en flagrant délit deux Européens qui prenaient des photographies d'une zone fortifiée. Le couple criminel — c'étaient des Allemands — fut promptement arrêté et mis sous les verrous, pendant que les officiels émus attendaient le développement des pellicules confisquées. Mais les clichés n'apportèrent aucune révélation sensationnelle : ils représentaient une baigneuse et un baigneur en train de s'ébattre sur la plage. Les Allemands durent être relâchés avec des excuses. Après cela, croyez-vous que la déception des autorités se manifesta par une fessée au détective en herbe ? Jamais de la vie. On compta dix yens à l'enfant, et on le congédia avec une tape amicale sur l'épaule et l'injonction de continuer à faire son devoir envers la Patrie.

Les appareils photographiques sont dangereux

La loi sur les secrets militaires considère comme un crime le fait de prendre des photos d'une hauteur de plus de seize mètres. Le contrevenant risque une année de prison ou une amende de 1.000 yens. Si les photos sont exhibées en public ou publiées, la peine peut être portée à deux ans de prison et 2.000 yens d'amende. Finalement, l'exportation des plaques est sanctionnée par sept ans de prison ou 3.000 yens d'amende. Les personnes sensées et prudentes n'emportent jamais un appareil photographique au Japon. On peut avoir des désagréments même en demeurant au sol et en braquant un objectif sur la tante Rosalie ou la cousine Fernande. La police admettra probablement que la tante Rosalie et la cousine Fernande ne constituent pas des objectifs militaires, mais elle affirmera que l'arrière-plan de la photo en est un à coup sûr, qu'il s'agisse d'une banque, d'un magasin de nouveautés ou d'une plage balayée par le vent. Dans la guerre totale, tout doit être caché à l'ennemi éventuel.

Pour tenir l'esprit du public en état d'alerte contre le danger d'espionnage, des affiches suggestives ont été placardées sur les murs des villes. Elles représentent, pour la plupart, un individu en habit de soirée, qui plonge un regard scrutateur à travers la fenêtre éclairée d'une habitation japonaise. Les boîtes d'allumettes portent des avertissements impérieux : « Attention aux espions ! » « Ne laissez pas un espion échapper ! » La station officielle de radio émet des programmes spéciaux, au cours desquels on enseigne aux auditeurs la musique et les paroles d'une marche anti-espionne. Dans d'innombrables couplets, on retrouve la ritournelle que les espions se trouvent partout et que les sourires amicaux sont dangereux.

Le contre-espionnage à outrance

Des pêcheurs à la ligne arrivent dans une localité du littoral et demandent à un villageois la profondeur de l'océan en cet endroit. L'homme, bien dressé, répond par un sourire entendu. Il sait très bien que les étrangers ne sont pas le moins du monde intéressés par la pêche ; ils essaient sournoisement de savoir si les eaux sont suffisamment profondes pour permettre une attaque par des sous-marins ou des croiseurs de bataille.

Dans les cinémas, on projette à chaque séance des films à court métrage qui illustrent les manœuvres ténébreuses des espions.

Les scènes sont entrecoupées par des apparitions sur l'écran d'images terrifiantes : un œil terrible roulant dans tous les sens, une main aux doigts crochus. Les hauts-parleurs lancent le cri terrible de « Supy ! Supy ! » Ensuite, on représente toutes les méthodes romanesques employées par les espions : dictaphones, encres sympathiques, talons creux, appareils photographiques minuscules qu'on porte à la boutonnière, recherches criminelles dans les corbeilles à papier, et ainsi de suite. La scène finale représente un compartiment de chemin de fer dans lequel est installé un Russe lisant son journal. Il noue une conversation avec la dame japonaise assise en face de lui et, innocemment, il lui demande quelle est la distance qui sépare Kobé de Nagasaki. Il note promptement la réponse que la dame n'a pas cru devoir lui refuser. Ensuite, il lui demande le nom d'une île qu'on aperçoit à distance. La dame avoue son ignorance, mais elle pense que c'est une zone fortifiée. Ceci également est noté. Désormais, l'espion est en mesure de dresser la carte de toute cette partie de la côte. A en croire les Japonais, les Russes n'ont aucun accès à une carte géographique. Ils doivent venir se renseigner sur place.

- **Epidémie de contre-espionnage au Japon.**
- **Un Européen qui prend des photos au pays du Soleil-Levant risque beaucoup de désagréments.**
- **Lorsque les sirènes d'alarme retentissent, la population de Tokio doit s'asseoir par terre dans les rues.**
- **Les bombes multicolores en carton pleuvent au cours des "raids" d'essai.**
- **Les "blessés" imaginaires doivent se présenter à l'hôpital le plus proche.**

Pour avoir la paix, un étranger au Japon doit faire son possible pour éviter les contacts avec sa légation ou son consulat. Un Américain soupçonné d'espionnage est arrivé à voir son dossier. Voici les méfaits qui lui étaient imputés :

On l'avait vu marcher dans la rue en bras de chemise (c'était pourtant une chemise sport) ; il avait déjeuné avec des touristes américains ; il entretenait des relations amicales avec un secrétaire de l'ambassade à Tokio.

La vie au Japon n'est donc pas gaie pour les étrangers. Ils ne savent jamais si un acte de leur vie quotidienne n'aura pas pour effet de les signaler aux autorités comme un espion dangereux. La puissance des agents de police est absolue : ils interprètent la loi comme bon leur semble et arrêtent à tour de bras. Dans des cas pareils, les ambassades ne peuvent pas faire grand'chose. Généralement, elles sont les dernières informées lorsque l'un de leurs ressortissants se trouve en prison.

Depuis que les Japonais craignent de se montrer en public en compagnie d'étrangers, les membres des différentes colonies ont dû s'organiser pour vivre entre eux. Le corps diplomatique s'est divisé en deux camps : les Alliés d'une part et les Allemands et Italiens de l'autre. L'absence de restaurants, de cabarets, de théâtres a développé parmi les Européens les réunions intimes. Mais encore des précautions doivent être prises. Des rires ou de la musique de jazz qui seraient entendus au dehors soulèveraient l'indignation du policier du coin. Il viendrait frapper gentiment à la porte, informant les honorables étrangers que leur conduite est en contradiction avec l'esprit des temps que nous traversons.

Les domestiques remettent à la police la liste des invités, chaque fois qu'un dîner ou une réception ont lieu chez un étranger.

La croisade pour l'unification de la religion et de la langue

Les dirigeants japonais ont entrepris de nationaliser la religion chrétienne. La chrétienté, d'après eux, entame dangereusement l'esprit conducteur de la structure nationale. Les écoles chrétiennes ont reçu l'ordre de se réorganiser conformément à la politique fondamentale basée sur la voie impériale. L'Armée du Salut dut changer de nom (le terme « armée » sonnait désagréablement aux oreilles japonaises) et rompre définitivement avec les quartiers généraux de Londres. Les réformes religieuses n'affectèrent pas seulement les chrétiens. Par une amalgamation des bouddhistes et des shintoïstes, une religion nationale fut créée, à laquelle on demanda à toutes les sectes de se rallier.

Après la campagne religieuse, les gouvernants nippons sont partis en guerre contre les expressions anglaises qui se sont glissées dans le langage japonais. Dans un premier mouvement patriotique, ils annoncèrent que tous les poteaux indicateurs, les avis dans les gares de chemin de fer allaient être remplacés. Les inscriptions en anglais et les noms japonais écrits en lettres latines devaient être supprimés. Mais une âme pratique leur fit remarquer que cette entreprise aurait été excessivement coûteuse, car les inscriptions étrangères et japonaises existantes figuraient sur les mêmes plaques. Il aurait fallu donc pourvoir au remplacement de tous les signaux indicateurs du pays. La difficulté économique ralentit le zèle des dirigeants, qui se sont résignés à appliquer leur réforme graduellement pour ne pas déséquilibrer un budget déjà bien instable.

Le réalisme des manœuvres de la défense passive

Pour préparer la population à la guerre aérienne, des exercices de défense passive sont périodiquement organisés au Japon. Ces exercices durent cinq jours. Ensuite, pendant un trimestre, ils sont suspendus. Puis on recommence, et ainsi de suite. Les signaux d'alerte retentissent plusieurs fois pendant la journée et la nuit. Les volontaires de la défense passive se précipitent dans les rues, les pompes et les ambulances roulent à toute vitesse vers les « points de chute ». Quant aux simples passants, ils doivent s'asseoir par terre. S'ils ne le font pas assez promptement, les agents de police et les volontaires les poussent à terre. A Tokio, il n'y a pas d'abris. Aussi les autorités ont ordonné à la population de s'asseoir, et non pas de s'étendre, pour se protéger des bombes.

Avant les périodes de black-out, les journaux publient des instructions aux habitants. Dans chaque maison, il faut

(Lire la suite en page 17)



Le lieutenant Herman, vétéran du Cercle Royal d'Escrime, juge l'assaut de Miss Rathray et de Mademoiselle J. Cohen, qui firent preuve de beaucoup de vivacité et d'adresse dans leur jeu. On remarque au fond Mrs Shawn, femme du ministre de Grande-Bretagne en Egypte, contemplant l'assaut de près.



En fin de soirée, sur la grande terrasse couverte, Mme Shawn danse avec un officier supérieur britannique.

LE GALA D'ESCRIME, SOIREE HISTORIQUE

Le gala d'escrime organisé par le Cercle International d'Escrime a été une réunion historique. L'on se souviendra longtemps de cette brillante soirée où, attentifs aux savantes passes d'armes des escrimeurs, le général Auchinleck, accompagné de plusieurs membres de l'état-major, Sir Miles Lampson, Hassanein pacha, retrouvaient quelques instants cette sérénité enjouée qui préside à toutes les réunions sportives. « C'est juste comme au temps jadis », disait un général à Hassanein pacha, en le quittant... « Just like old times ». Les assauts se succédaient, démontrant les finesses du jeu des escrimeurs égyptiens, tandis que la salle suivait les explications des juges tout-puissants. Derrière tout ce présent charmant se pressait le souvenir des nouvelles publiées le matin, le déclenchement de l'offensive en Libye. La grâce de la réunion atteint son point culminant quand l'on voit les maîtres Prost et James faire une démonstration de leçon de fleuret, après de multiples saluts, aux mouvements amples et ordonnés de leurs armes. Tout le monde était séduit par l'harmonie et la franchise des passes, de la sixte, de la quarte, du dégagé, de toutes les savantes feintes qui nous ont été transmises du passé.

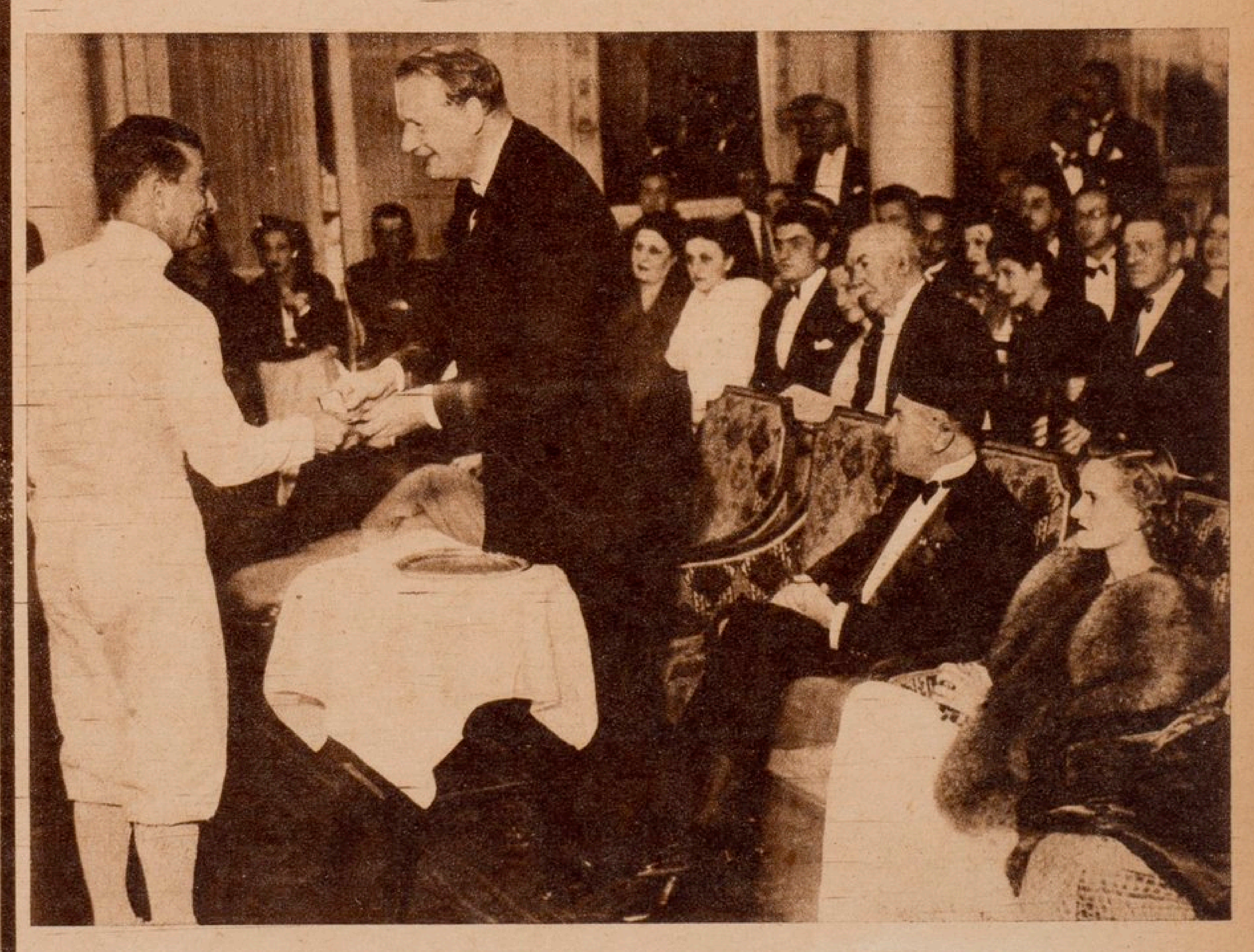
Deux escrimeuses prenaient part au gala. Mademoiselle Jeanne Cohen et Miss Rathray firent un assaut qui ne manquait pas d'intérêt. Miss Rathray, qui fait partie des F.A.N.Y., est une des très rares escrimeuses de l'armée britannique. Elle a tiré de longues années en Angleterre et a l'habitude des concours. « Mais, dit-elle, nous nous passons de règles fixes, et nous pratiquons l'escrime par sport, sans respect des traditions. Aussi ai-je été très impressionnée, et aussi par le décorum qui accompagne ce gala. » Mademoiselle Jeanne Cohen entraîne ses amies au cercle pour en faire des adeptes ; elles sont séduites par ses assauts, mais n'osent suivre son exemple. Elle voudrait des compagnes escrimeuses que son titre de championne d'Egypte n'effraye pas ! Miss Rathray retenue par ses horaires ne peut accorder tout le temps qu'elle désire.

Steinauer, qui a gagné un assaut très disputé contre Zaccour, relève de maladie. Il a commencé à s'entraîner le 3 novembre, et sa dysenterie l'a beaucoup affaibli. Mais notre champion d'Egypte ne saurait tarder à se remettre, encouragé par ses amis qui l'aideront à retrouver sa forme. Taher pacha parle aux escrimeurs, accompagné de leur ami Hassanein pacha, et les encourage. Ils sont l'honneur du « sport égyptien ».

Vers minuit, les assauts s'interrompent. L'on roule le tapis, et Sir Miles bavarde dans un coin tandis que Lady Lampson danse au milieu des jeunes gens qui s'emparent de la piste. Ils oublient volontiers dans leur soif de plaisir la circonstance de la fête.



Le général Auchinleck bavarde avec deux officiers supérieurs britanniques en attendant le prochain assaut. Ils ont l'air très à l'aise, heureux d'assister à des matches d'escrime qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps.



René Jabès, qui a gagné son assaut contre M. Zulficar, reçoit une médaille des mains de Sir Miles Lampson. Epéiste plein de fougue, il a gagné la sympathie des spectateurs par la franchise de ses attaques. Assis, on reconnait S.E. Mohamed Taher pacha et Mrs Stone, femme du chef de la mission britannique en Egypte.

Le chrétien ET LA GUERRE

I. — Religion et philosophie

Aujourd'hui, nos méditations portent sur des objets et des idées auxquels le commun ne s'arrêtait jamais et l'élite bien rarement. La guerre nous a amenés à nous préoccuper de la vie sociale et du sentiment religieux. Philosophie et religion : deux pôles autour desquels, s'il est conscient de sa dignité, l'homme doit graviter. Pourtant, la différence est grande entre l'une et l'autre, bien qu'elles se rencontrent en chemin et se dirigent vers un même but. La philosophie, dans son expression absolue, ne prétend atteindre qu'à l'abstrait et les problèmes qu'elle pose et résout sont des problèmes de pure intellectualité. La religion est plus sensible, son domaine est aussi de l'esprit, mais surtout du cœur, et c'est le vrai domaine de la vie. Elle est tout amour, et ainsi à la portée des plus humbles ; c'est un règlement de vie sage, clairvoyante, qui tient compte de notre nature et fait de nos faiblesses un motif de relèvement. La religion a une politique : celle de l'espoir. Tandis que la philosophie, qui fuit le mystère, si elle parvient, dans son stade dernier, à une sorte d'extase inhumaine, n'a pour issue, sans le secours de Dieu, qu'un désespoir hautain. Pour le chrétien authentique, la religion ne peut être séparée de la vie, elles doivent se mêler l'une à l'autre, car la religion est faite pour la vie, et Dieu l'a voulu qui a mis à notre portée tant de biens terrestres. Un chrétien doit vivre en homme, non comme le voulaient les jansénistes, dans l'intransigeance et la sécheresse. Il faut d'abord aimer selon les hommes pour vraiment aimer selon Dieu, jouir dans une mesure qui écarte l'excès des biens de ce monde, la volupté n'étant un péril que lorsqu'elle est ivresse sans discernement ou gloutonnerie de l'imagination. Les jansénistes prônaient avant la lettre la doctrine du refoulement, la pire de toutes. Il n'est pas demandé à chaque homme d'être un saint, mais de vivre dignement dans la joie, la pensée tournée vers la vie future.

II. — Position du chrétien

Foin des mots et des arguments spécieux : la guerre a réveillé les forces de l'âme et plus que jamais l'homme apparaît avant tout comme un être essentiellement religieux ! Le sentiment de son devoir n'est jamais aussi évident que lors d'une souffrance collective.

Un réalisme court et plat a poussé le monde à méconnaître la plupart des valeurs morales. Le règne de l'utilitaire installé dans la vie contemporaine par le triomphe de la machine fut la cause d'un mal aux ravages étendus à tous les domaines. Le monde matérialiste y voit le signe du progrès. Si la rançon de ce progrès-là est le malheur des hommes, préférons-lui le vieux temps avec son manque de confort et son absence de facilité. Du moins les hommes n'étaient pas alors assujettis à une tâche de vitesse et de dispersement. N'est-il pas troublant qu'à mesure que l'instruction se propage en étendue, la culture diminue en profondeur ? Quel est le secret d'une telle contradiction ? Tout nous ramène au point central : à l'idée de Dieu. Nous nous apercevons, hélas ! qu'une civilisation qui se préoccupe surtout des conflits matériels et néglige les conflits moraux commet une méprise tragique. Dieu — rêve ou réalité — est la conscience du monde.

La position du chrétien est la seule inexpugnable en ces heures de gestation dramatique, et le plus tiède des chrétiens pressent, fervente et douloureuse, que sa destinée et celle de l'univers se jouent sur une équivoque. Lui-même, ce chrétien sans chaleur, reprend le chemin de l'Eglise avec un cœur pensif. Il se met à l'unisson de ses frères et sur les ailes des cantiques la voix des hommes et des femmes monte, sous la voûte, dans un élan d'espérance. Lui, toujours Lui ! Dieu, ce mot le plus beau, le plus chargé de sens, qui résume le meilleur de nos aspirations, le plus pur de nos rêves ! Mot humain pour exprimer le surhumain, émouvant alibi de notre faiblesse !

Rien ne commence, ni ne finit, tout s'accomplit selon un dessein arrêté d'avance par une volonté plus puissante que la nôtre. Tout le désordre de ce temps, le secret renoncement à l'honneur, la cuisante honte des abandons et des soumissions rampantes, c'est le plus clair résultat de l'oubli du devoir chrétien. Plus qu'un autre, le chrétien souffre des misères de son pays. Celui-ci est déjà son ciel charnel et le lieu de la meilleure solidarité. Pour lui qui doit aimer son prochain autant que lui-même, la patrie c'est la plus grande réunion d'hommes à aimer sans contrainte, et sa souffrance est faite moins de la sienne que de celle de tous.

L'état du chrétien est l'humilité, mais n'en faisons pas un prétexte d'orgueil ou de paresse et ne tirons pas de l'humilité un motif détourné de vanité. Ce n'est jamais une abdication, mais l'aveu de ses propres limites, le chemin de la véritable douceur, le désir anxieux de perfection. Ainsi seulement il aborde à la tranquillité intérieure, à la fine paix de l'âme que Dieu accorde, après les avoir éprouvés à ceux qui ont cherché leur refuge en lui.

J'ai assisté à la mort d'un grand chrétien qui fut tout sincérité et tout simplicité ; c'est un des beaux souvenirs de ma vie. De son lit il voulait une dernière fois, par la fenêtre ouverte, contempler la lumière du soleil sur les arbres et, au loin, la mer et les nuages légers dans le ciel. C'était un matin d'octobre tout doré, presque tiède. Dans l'air immobile le soleil étalait sa gloire. Quelle leçon sans phrases et d'une si haute signification que l'exemple de cet homme disant son adieu à la vie en emplissant son regard de la beauté des choses visibles, à la minute où il allait franchir les limites du mystère !

C'est que la mort n'est jamais une chose simple et le juste comprend que les biens qu'elle dénoue ici-bas, elle les renoue dans une autre vie. C'est le mystère de Dieu que le chrétien implore de découvrir pour connaître la route où il doit s'engager. La contrainte charnelle porte elle-même le signe de Dieu, mais il faut se sauver d'elle pour approcher la lumière. Entre la chair et l'esprit, entre les éléments d'une même éternité, le lien d'accord il le trouve dans le chemin qui le mène à Dieu. C'est alors qu'au plus fort de sa misère, il commence seulement à moins désespérer.

III. — Devant la guerre

Voici le chrétien devant la guerre. Il ne l'aime pas et il ne peut pas l'aimer, mais il l'accepte non comme un moyen d'attaque, mais comme une nécessité de défense. Jamais le christianisme n'a prôné la guerre. Même aux premières heures du prosélytisme chrétien, les hommes qui suivirent la loi du Christ ou les leçons de ses apôtres furent, à Rome comme en Judée, pacifiques et doux, subissant le martyre sans se plaindre, et priant même pour leurs bourreaux. A quoi a tendu la loi du Christ ? A élever l'homme, à réhabiliter sa condition et à affirmer sa grandeur. Le chrétien n'oubliera en aucune circonstance que Dieu l'a créé à son image. Sans doute, il a pu s'éloigner de son Créateur, se corrompre et essayer de briser ses attaches avec le divin, mais il ne cessera de conserver l'empreinte première. En lui se retrouve toujours, même déformé, le sceau de Dieu.

La guerre offensive, il la condamne, car sa conscience s'y oppose, mais il lui faut, en obéissance à un commandement absolu, défendre son patrimoine, tous ses patrimoines. Et lorsque les Allemands, en dépit des prétextes divers qu'ils mettent en avant, déchaînent aujourd'hui la guerre, on est certain qu'ils poursuivent un but abominable : celui de détruire l'ordre de civilisation religieuse et de substituer le perfectionnement matériel au perfectionnement moral sur lequel reposent toutes les religions et toute civilisation valable.

Le chrétien est entré dans la lutte actuelle de toutes ses forces, comme pour une croisade. Il sait bien que c'est moins la nationalité des frontières que les frontières minées de l'âme qu'il faut sauver. Aussi jamais guerre ne lui est apparu, dans ses raisons profondes, plus légitimement passionnelle. Cette guerre a définitivement démasqué l'Allemagne.

IV. — Guerre punitive ?

Eh ! quoi, la guerre qui a violenté la France et l'a réduite momentanément en esclavage, elle et tant d'autres nations, comment peut-on dire ou penser qu'elle est une punition de Dieu ? Les vaincus ont-ils donc commis tant de crimes, et leurs vainqueurs sont-ils si vertueux que cela ? Pour le chrétien sincère, c'est un sacrilège de croire qu'un Dieu, dont l'attribut suprême est la justice, puisse être injuste et, entre le coupable et la victime, prendre sous sa protection le premier.

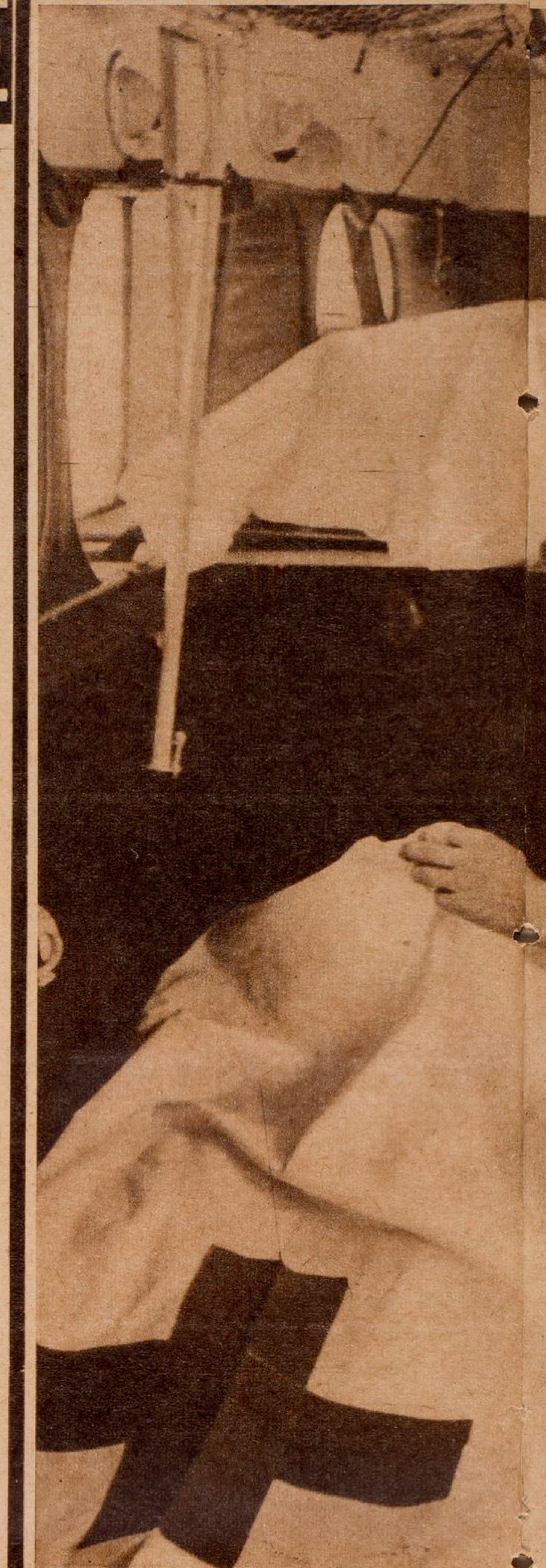
Nous ne pouvons tout comprendre et l'intelligence la plus subtile s'arrête au seuil du mystère. Le mystère ici, c'est cette guerre voulue par certains hommes et certains peuples pour des buts incroyables.

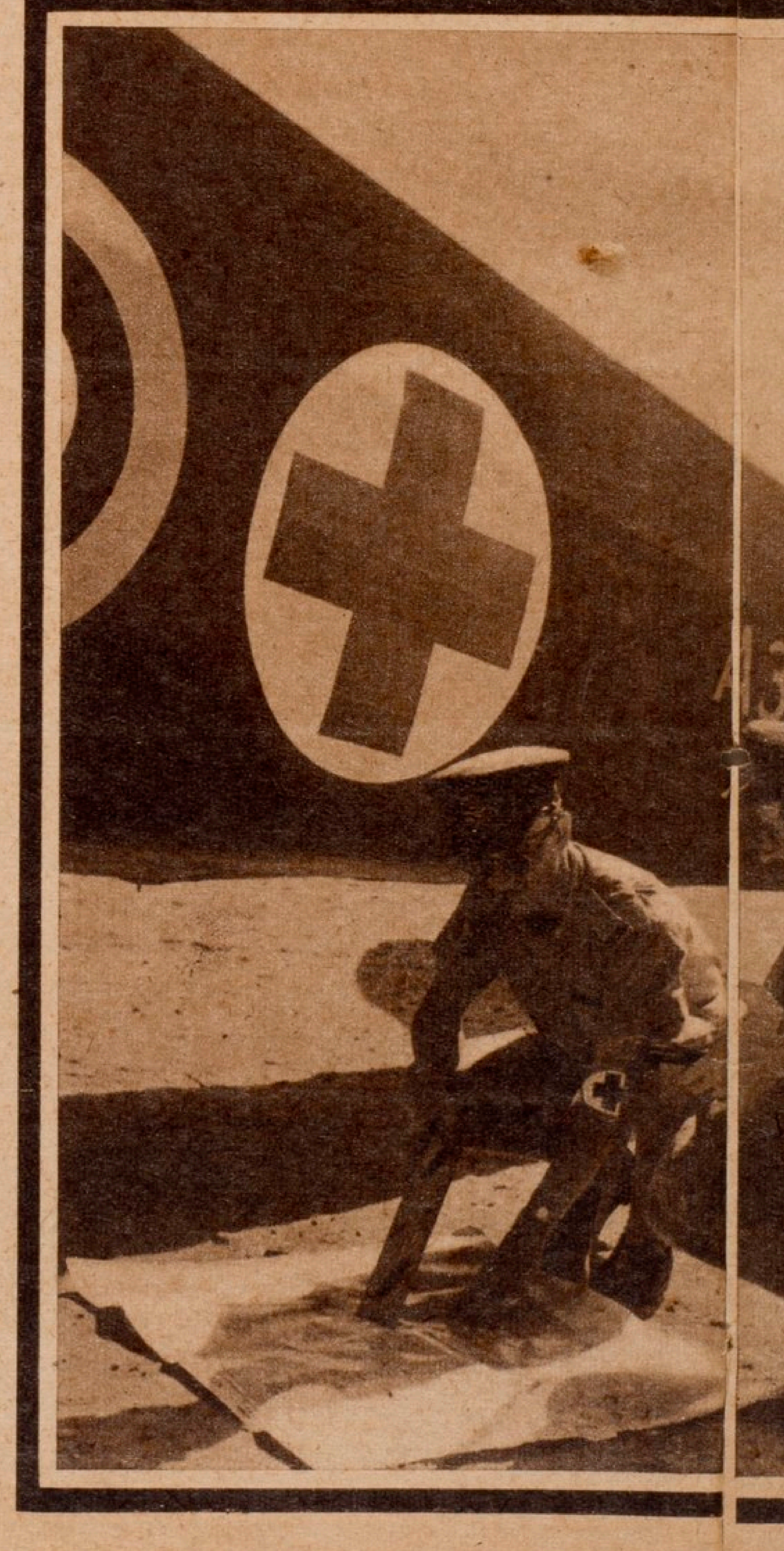
— Dieu ne pouvait-il pas empêcher cela ?

Le croyant ne peut s'empêcher, dans sa détresse, de se poser l'interrogation. Mais il se reprend aussitôt, car il sait que Dieu n'est pas un dictateur et laisse aux hommes la liberté de leurs actes. Et, du reste, chaque acte porte en lui sa récompense ou sa punition et ce qui se fonde sur le mal et l'injustice n'a qu'une durée éphémère. Les victoires hitlériennes remportées dans la colère et la haine auront moins de durée effective qu'aucune victoire du temps passé. L'Allemagne hitlérienne, dit Jacques Maritam, a tablé partout sur les forces de dissolution, sur les ressources sans fin du mal et sur la faiblesse de la conscience. Et il ajoute que « c'est par là qu'elle sera frappée, car si les revers commencent un jour pour les armées du Führer, il est possible que toute sa puissance prenne fin par l'écroulement des âmes dans ce peuple allemand qu'il croit lui appartenir ».

Le croyant de toutes les religions et de tous les rites sait aussi que Dieu n'est pas un spectateur insensible devant le mal déchaîné, mais le parfait justicier dont l'intervention arrive à l'heure qu'il faut pour les suprêmes sanctions. En face du monstrueux attentat allemand contre l'esprit et contre l'âme, les religions sont unies sur l'essentiel. Les particularités qui le diversifient disparaissent et toutes se réclament du même Dieu n'ont plus qu'une seule morale. L'unanimité des volontés et des âmes, c'est le premier résultat de la folie germanique. Et c'est à la fois son premier revers. L'ignoble paganisme a beau se cacher derrière une philosophie dérisoire, tout le dénonce et le condamne. La tyrannie est le souverain désordre et la tyrannie nazie plus que toute autre. A quoi donc fait-il appel, le simulacre de morale par quoi Hitler et les siens prétendent s'imposer à l'univers ? « On n'est pas digne de gouverner les hommes quand on n'est familier qu'avec les parties inférieures de leur nature ; on manque de la première des données quand on ne croit pas à la puissance des idées ; et il n'y a de politique séculaire que celle qui compte avec l'âme et avec la conscience », disait le théologien protestant Alexandre Vinet, dans un temps où l'on était loin de prévoir que des hommes prendraient un jour sur eux de faire du mal leur raison d'être et leur raison d'agir — et qu'ils ne tiendraient aucun compte, ces chrétiens déchristianisés, de la valeur éternelle de nos actes.

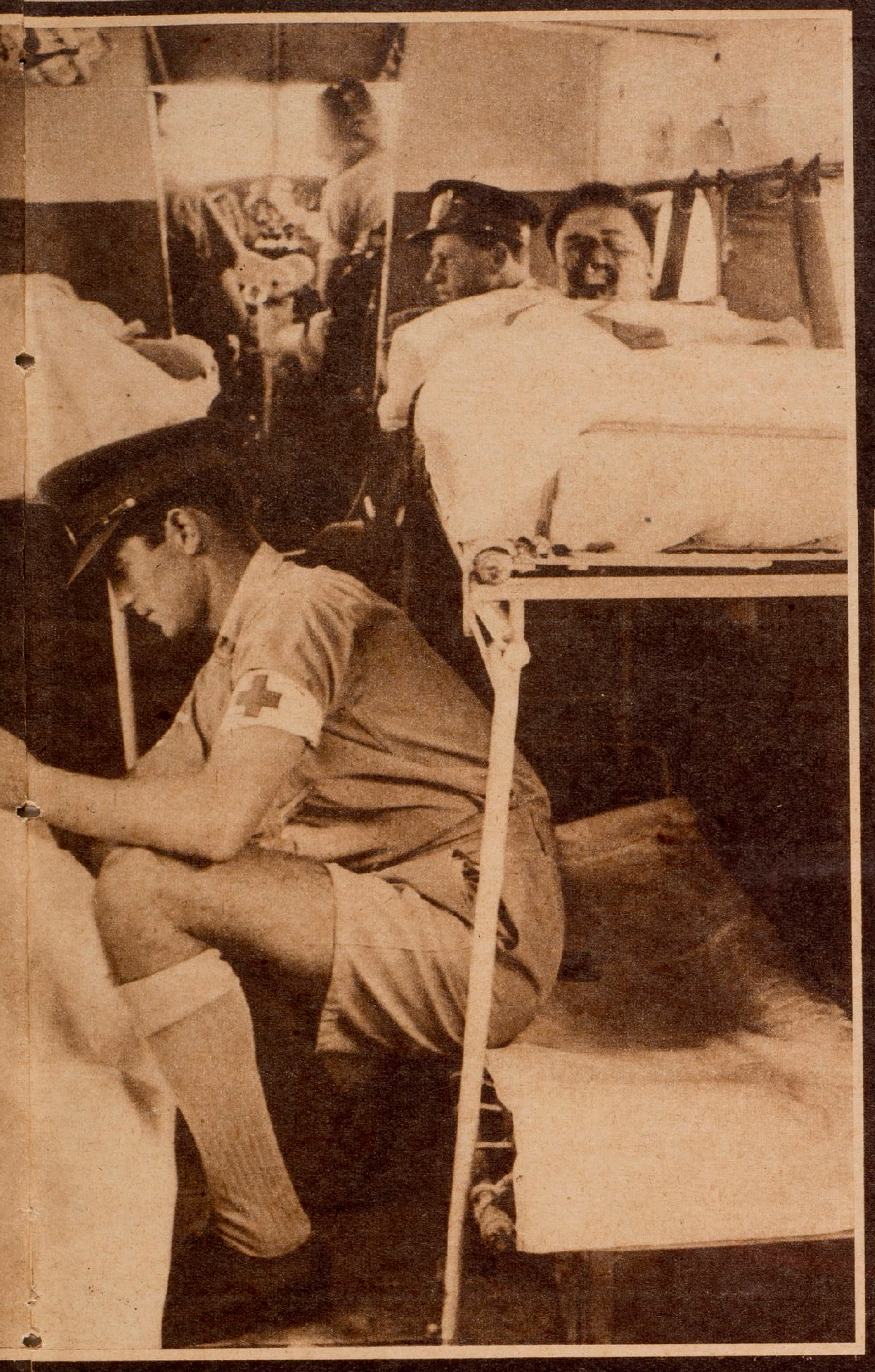
GEORGES DUMANI





AMBULANCES AERIENNES du désert de l'Ouest

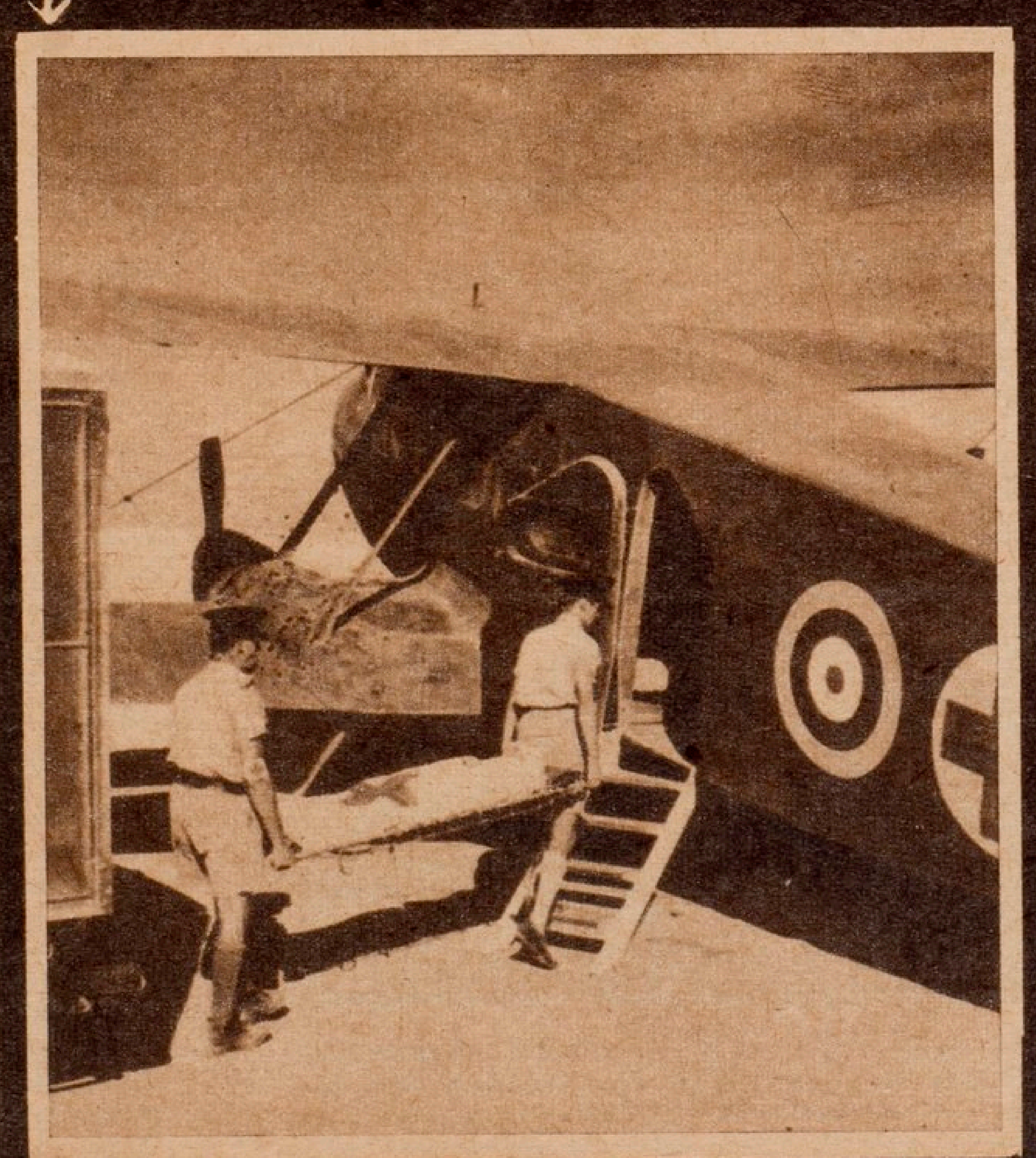
Les conditions de la guerre changent de plus en plus. Alors qu'autrefois le transport des blessés se faisait, au front, par des ambulances ou au moyen de simples brancards, il s'effectue actuellement par avion, ce qui permet de sauver un nombre considérable de vies humaines. Parmi les appareils qui, au désert de l'Ouest, sont utilisés à cette tâche, il faut faire une place spéciale aux avions-ambulances australiens, lesquels déploient une activité considérable et ont déjà opéré en Syrie, à Chypre et en Transjordanie. Ces avions servaient, avant la guerre, au transport des voyageurs sur les grandes lignes aériennes australiennes. Ils ont été aménagés depuis en vue de leur nouvelle mission. Ils contiennent sept couchettes destinées chacune à un malade. L'équipage est composé du pilote, d'un radiotélégraphiste et d'un infirmier. Dans les cas où cela est nécessaire, un médecin monte également à bord. Afin de les distinguer des autres, ils sont peints en blanc et portent de grandes croix rouges bien visibles. Dans un des compartiments de chaque appareil se trouve une pharmacie parfaitement aménagée et pourvue de tous les médicaments nécessaires. Les photographies que nous publions dans cette page permettent de se faire une idée des services que rendent ces ambulances aériennes.



L'intérieur de l'avion-ambulance. Sur les couchettes, au nombre de sept, les malades sont confortablement installés. On voit ici un infirmier prodiguant des soins à l'un d'eux.

← Une grande carte du désert de l'Ouest étalée devant eux, le commandant et le pilote de l'avion-ambulance décident de l'itinéraire à parcourir.

Un blessé, amené par une auto-ambulance, est transporté sur un brancard à bord de l'appareil.
↓

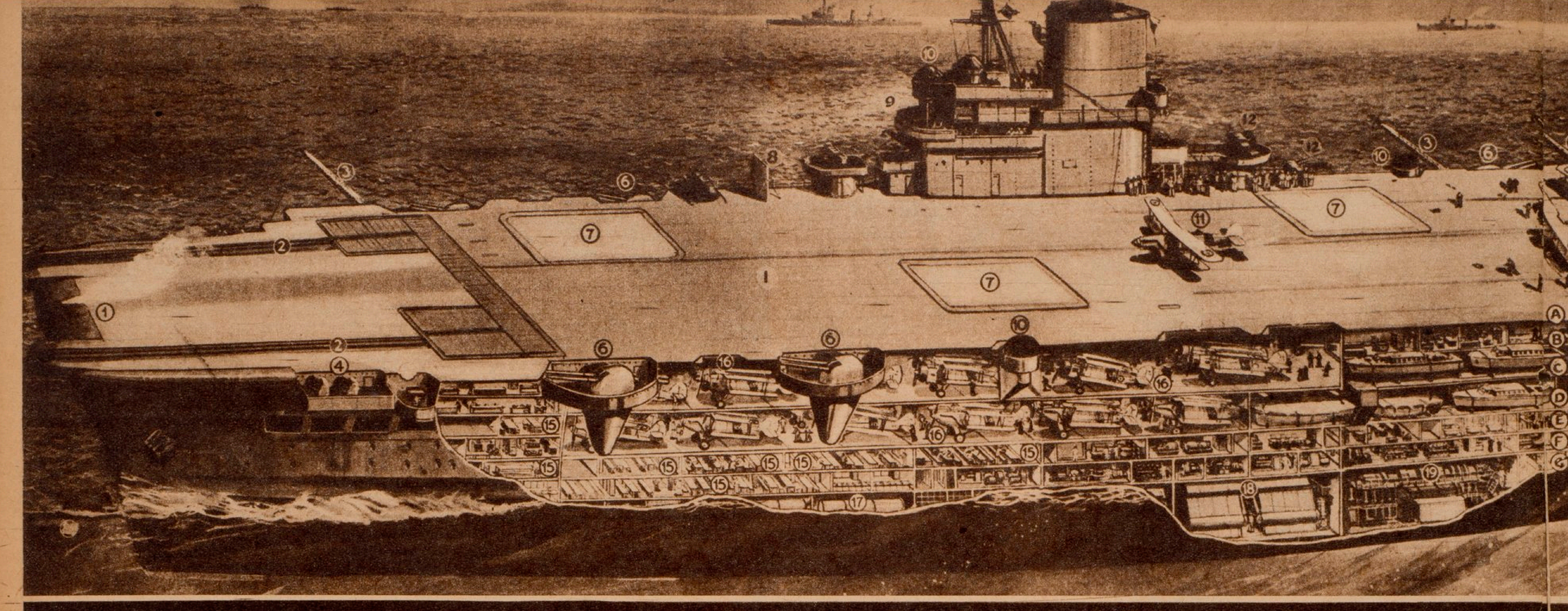




Une pharmacie contenant tous les médicaments nécessaires à des soins urgents à être donnés en route est installée à bord de chaque appareil.



Quatre-vingt-quinze minutes après que l'appel émanant d'une partie quelconque du front a été reçu par l'avion-ambulance, un blessé grave est opéré à l'hôpital de la base médicale.



L'« ARK ROYAL » : VILLE FLOTTANTE

L'« Ark Royal », qui vient d'être coulé aux environs de Gibraltar, n'était pas le plus grand des porte-avions britanniques. Ce n'en était pas moins une véritable ville flottante, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la coupe schématique ci-dessus, laquelle permet également de se faire une idée de ce qu'est l'intérieur d'un porte-avions. L' « Ark Royal » comportait sept ponts que l'on voit ici marqués de A à G. Quant aux chiffres, ils indiquent : 1) Un jet de vapeur permettant de se rendre compte de la vitesse du vent. 2) Propulseurs ou catapultes. 3) Mâts de T.S.F. 4) Groupes de mitrailleuses. 5) Projecteurs. 6) Couples de canons de 4 à 5 pouces. 7) Monte-charges par lesquels les avions sont transportés de l'intérieur sur le pont ... de command... antiaériens « ... Destroyer d'e... Chaudières. ... 21) Habitatio... déplacement ...

Malgré la perte de l'«Ark Royal»

7 Porte-avions sillonnent les mers

Mussolini croyait que les porte-avions étaient inutiles. Il se repent aujourd'hui de son erreur qui lui a coûté de cuisantes défaites.

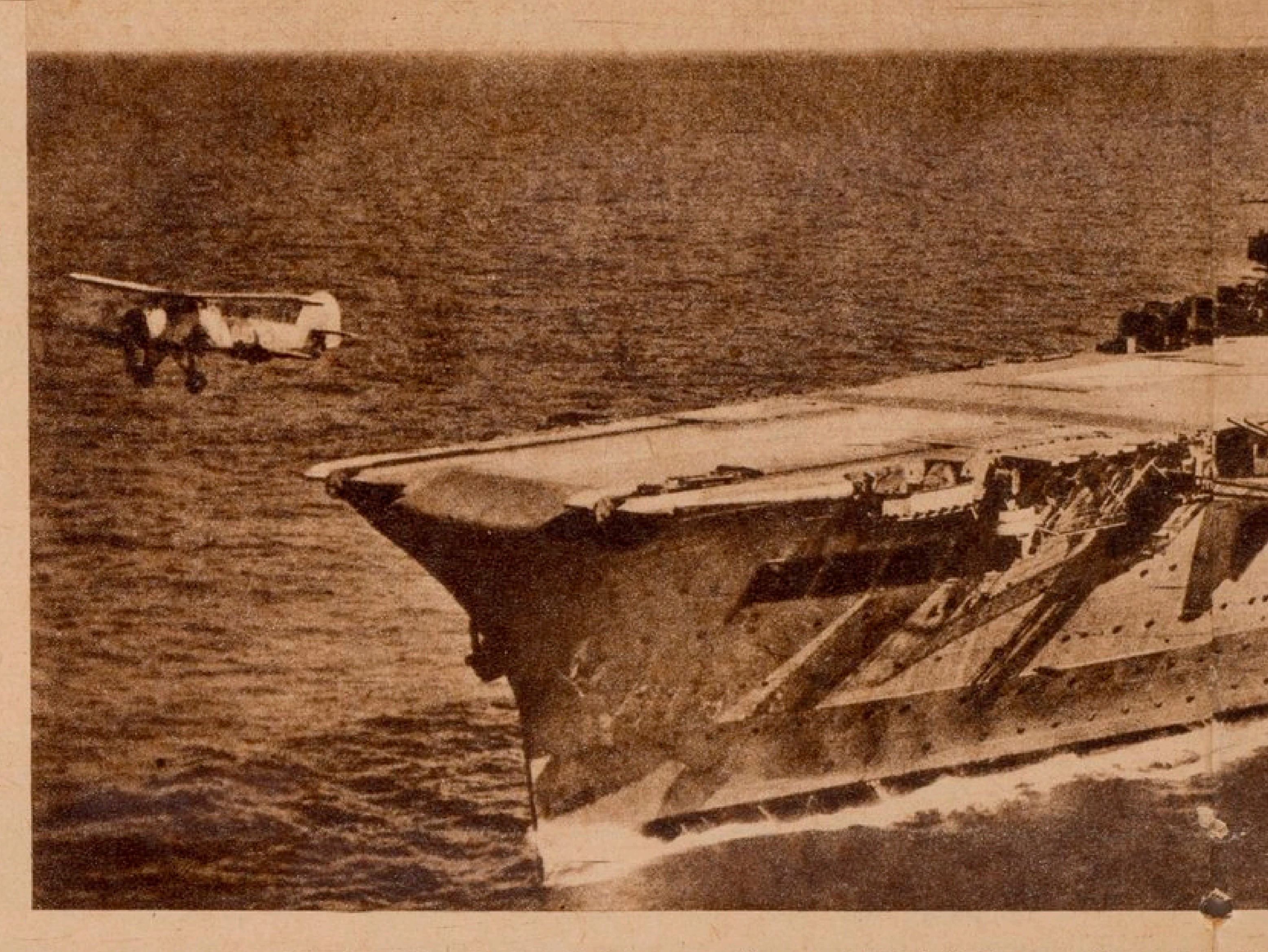
La marine britannique a perdu l'ARK ROYAL, mais elle possède encore:

ILLUSTRIOUS
FORMIDABLE
EAGLE
FURIOUS
IMPLACABLE
VICTORIOUS

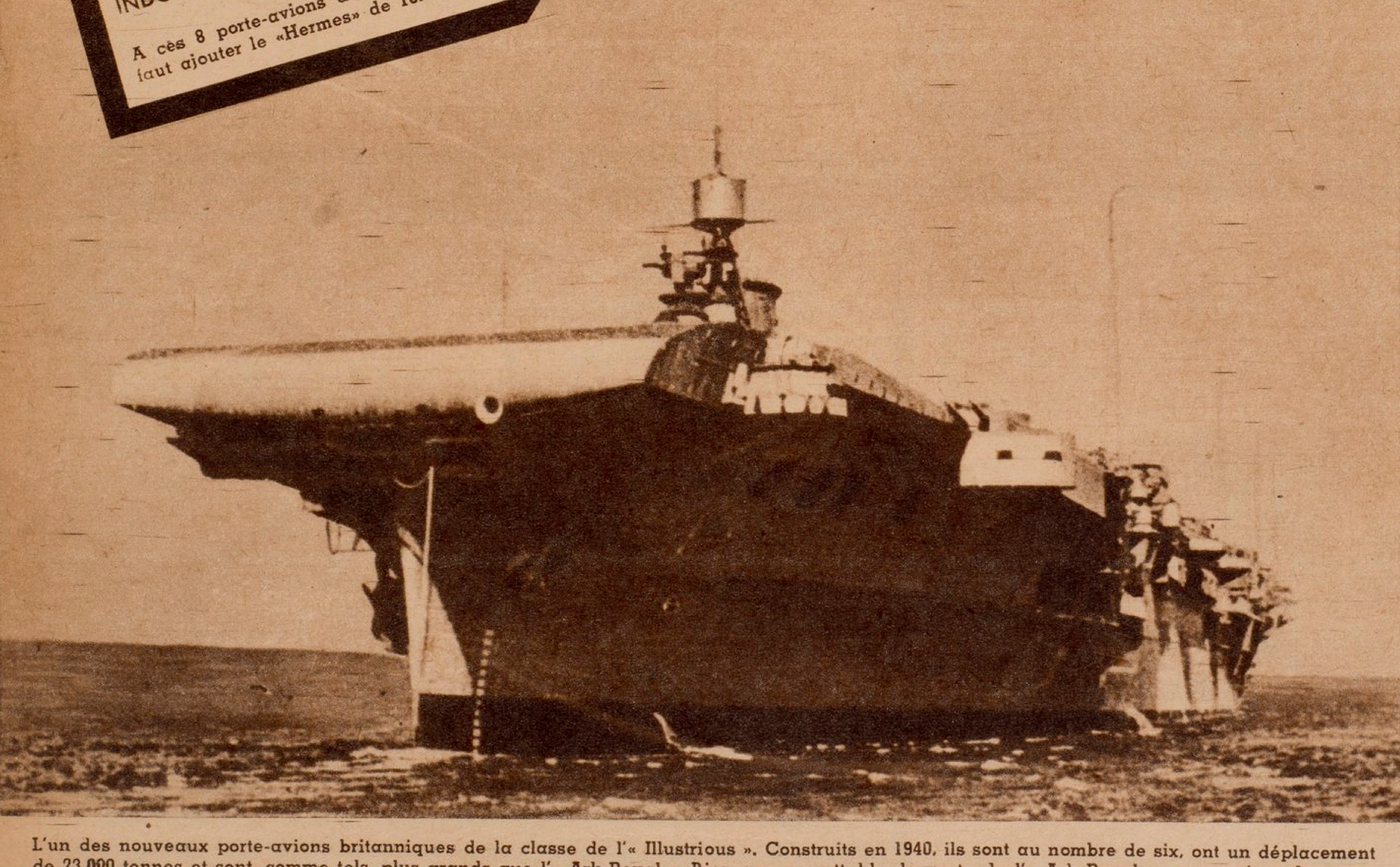
ET 2 AUTRES EN CONSTRUCTION :

INDOMITABLE
INDEFATIGABLE

A ces 8 porte-avions de 23.000 tonnes, il faut ajouter le «Hermes» de 10.850 tonnes.



L'« Ark Royal » en haute mer. Il a participé à deux actions his...riq... du « ...sm...



L'un des nouveaux porte-avions britanniques de la classe de l'« Illustrious ». Construits en 1940, ils sont au nombre de six, ont un déplacement de 23.000 tonnes et sont, comme tels, plus grands que l'« Ark Royal ». Bien que regrettable, la perte de l'« Ark Royal » ne constitue donc pas une perte irréparable pour la marine britannique. L'« Ark Royal » a, d'ailleurs, eu deux illustres devanciers dont l'un combattit contre l'« Invincible Armada » espagnole et l'autre prit part aux opérations des Dardannelles dans la dernière guerre. Il est naturel de penser qu'il aura des successeurs dignes de lui.

Après un début difficile, les navires porte-avions ont prouvé qu'ils sont d'une aide précieuse à la flotte en action. A Tarente, leur rôle fut décisif.

Avant la guerre, leur vulnérabilité était un sujet d'inquiétude, et les pessimistes croyaient voir la confirmation de leurs craintes quand le « Courageous », de 22.000 tonnes, fut coulé en septembre 1939 par un sous-marin allemand. Sa perte fut suivie par celle du « Glorious » en juin 1940, après une brillante campagne en Norvège.

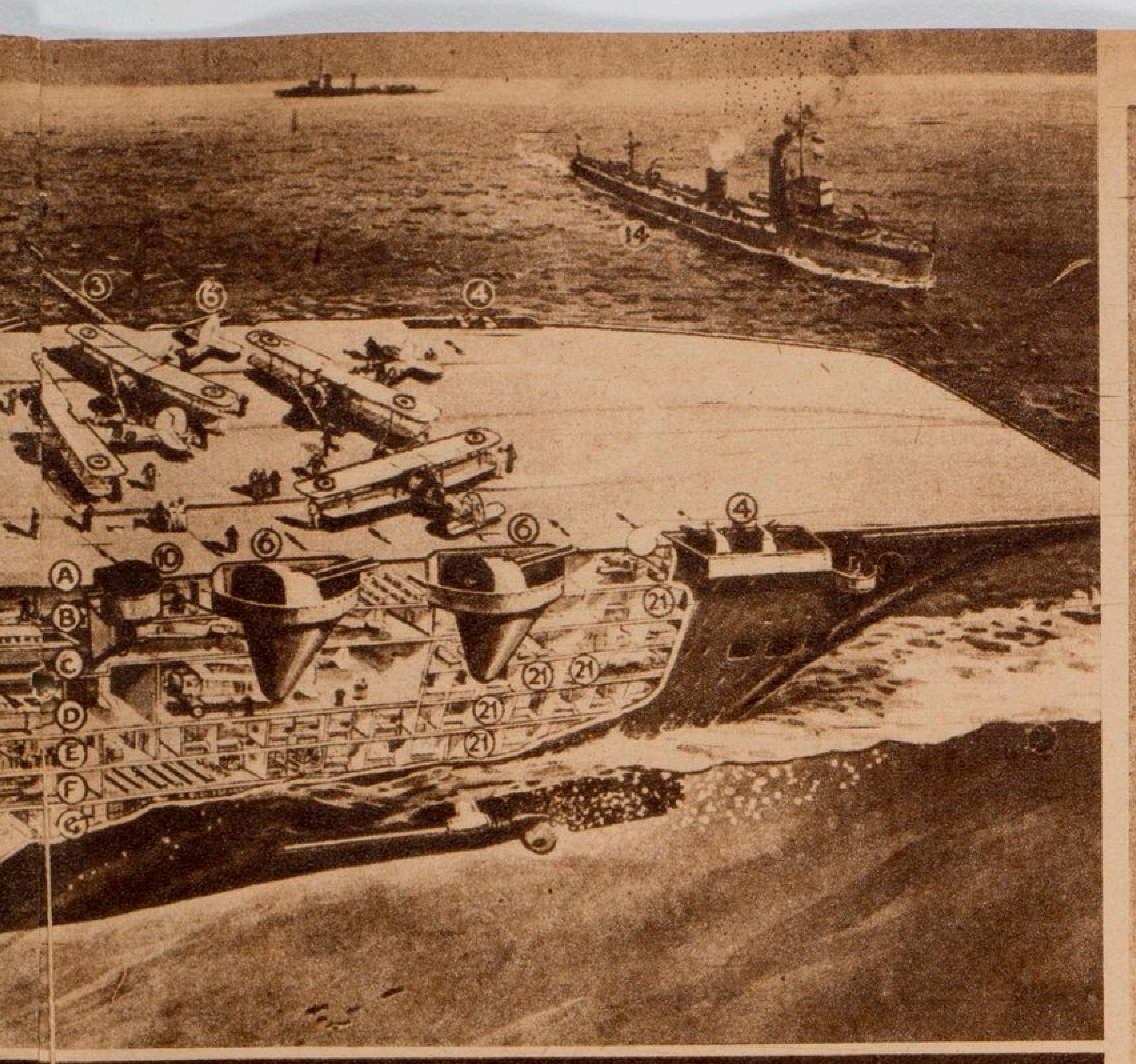
Ces désastres confirment la vulnérabilité des porte-avions dans des eaux confinées. Mais en Méditerranée, les exploits de l'« Illustrious », de l' « Ark Royal » et de l' « Eagle » ont montré leur utilité essentielle dans les combats navals.

Les fonctions du porte-avions

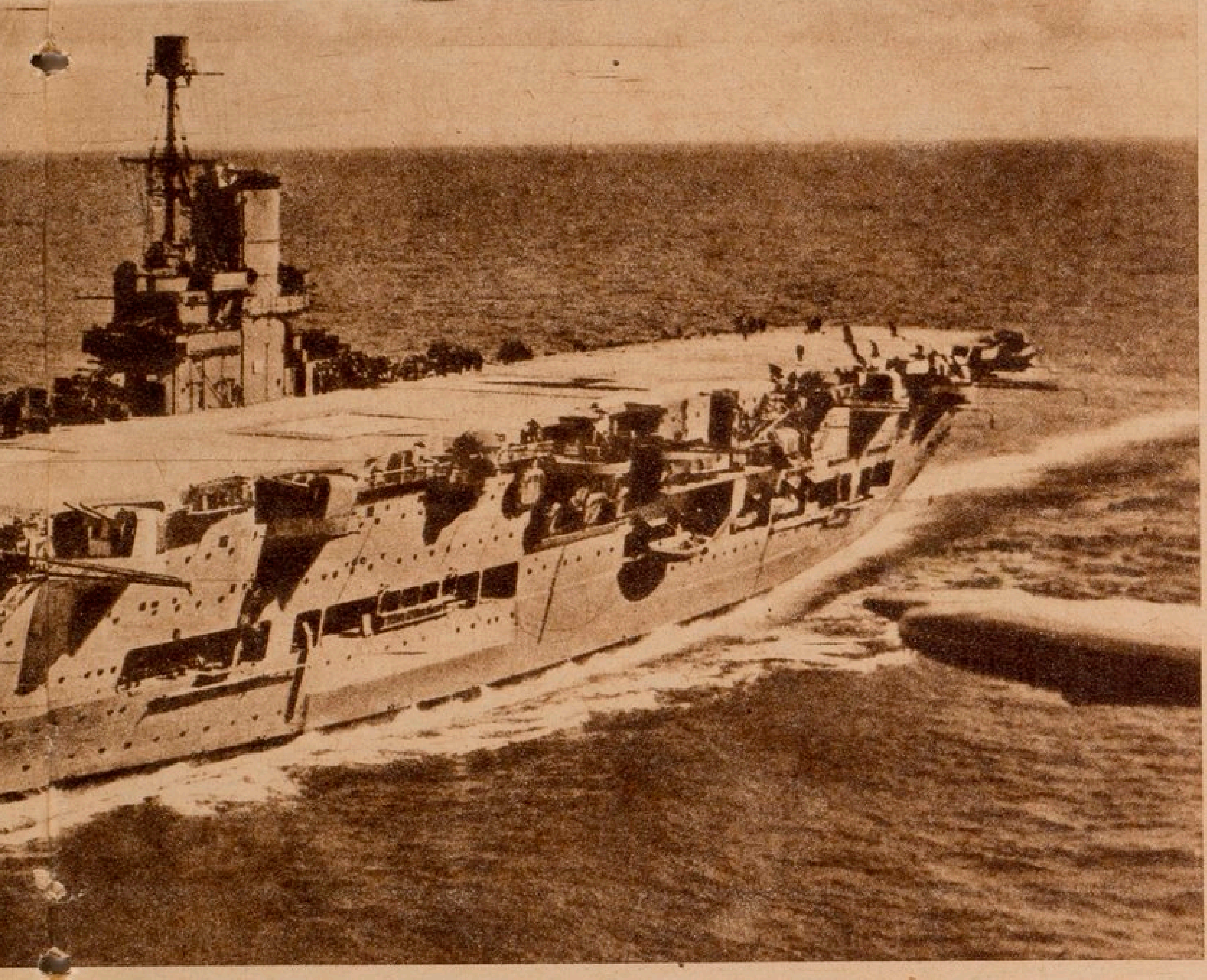
Un navire porte-avions remplit cinq fonctions : 1° il envoie des avions de chasse pour défendre la flotte contre les incursions aériennes ennemies ; 2° ses bombardiers peuvent frapper la flotte ennemie qui est hors de portée des canons des navires ; 3° ses avions de reconnaissance cherchent l'ennemi et déterminent sa position ; 4° ses avions protègent les convois contre les attaques aériennes et navales ; 5° il transporte des avions d'un port à un autre, selon les besoins de la guerre.

Ainsi, c'est un instrument de défense et d'attaque, grâce à ses appareils. Malheureusement, il est très vulnérable, comme les pertes récentes le révèlent. Son grand pont d'envol ne peut être cuirassé lourdement, car le poids accru si haut au-dessus de la ligne de flottaison le rendrait encore moins maniable. Il ne peut avoir les lignes basses et profilées d'un cuirassé et constitue une cible visible à grande distance. Pour lancer ses aéroplanes, il doit se placer contre le vent, quelle que soit la marche de la flotte à laquelle il est attaché.

Pour sa propre défense, il doit surtout compter sur ses chasseurs pour repousser



le pont supérieur. 8) Ecrans protecteurs contre la fumée. 9) Ponts. 10) Tourelles ...ndement. 11) Appareils se préparant à prendre leur vol. 12) Groupes de canons ...s « pom-pom ». 13) Fils destinés à arrêter l'élan des avions à leur atterrissage. 14) ... d'escorte. 15) Salons pour les officiers. 16) Hangars. 17) Réservoirs à pétrole. 18) ...s. 19) Chambre des machines. 20) Salle d'entraînement pour les pilotes de nuit. ...tions des officiers. 22) Ligne de flottaison. Ajoutons que l'« Ark Royal » avait un ...ent de 22.000 tonnes (27.000 complètement chargé). Son prix de construction initial avait été de 3.215.639 livres.



... historiques : la destruction de l'« Amiral Graf Spee » et le coulage ... « Bismarck ».

Au début de la guerre, le porte-avions était considéré comme un navire très vulnérable, à la suite de la perte du « Courageous » et du « Glorious ». Et il l'est sans doute, dans des eaux étroites. Depuis Tarente, toutefois, l'on a remarqué que — suffisamment escortés et protégés — ces énormes navires peuvent ajouter une grande puissance offensive à la flotte en mer. Il a une vitesse supérieure à celle de beaucoup de navires de la marine, mais il est grand et ne peut être suffisamment cuirassé contre les attaques aériennes. Mais les torpilleurs peuvent le garantir d'une attaque sous-marine, et le feu convergent de la flotte peut repousser toute incursion aérienne.

les bombardiers qui l'attaquent et déceler les sous-marins qui le guettent. Un porte-avions est toujours accompagné de torpilleurs attachés à sa défense.

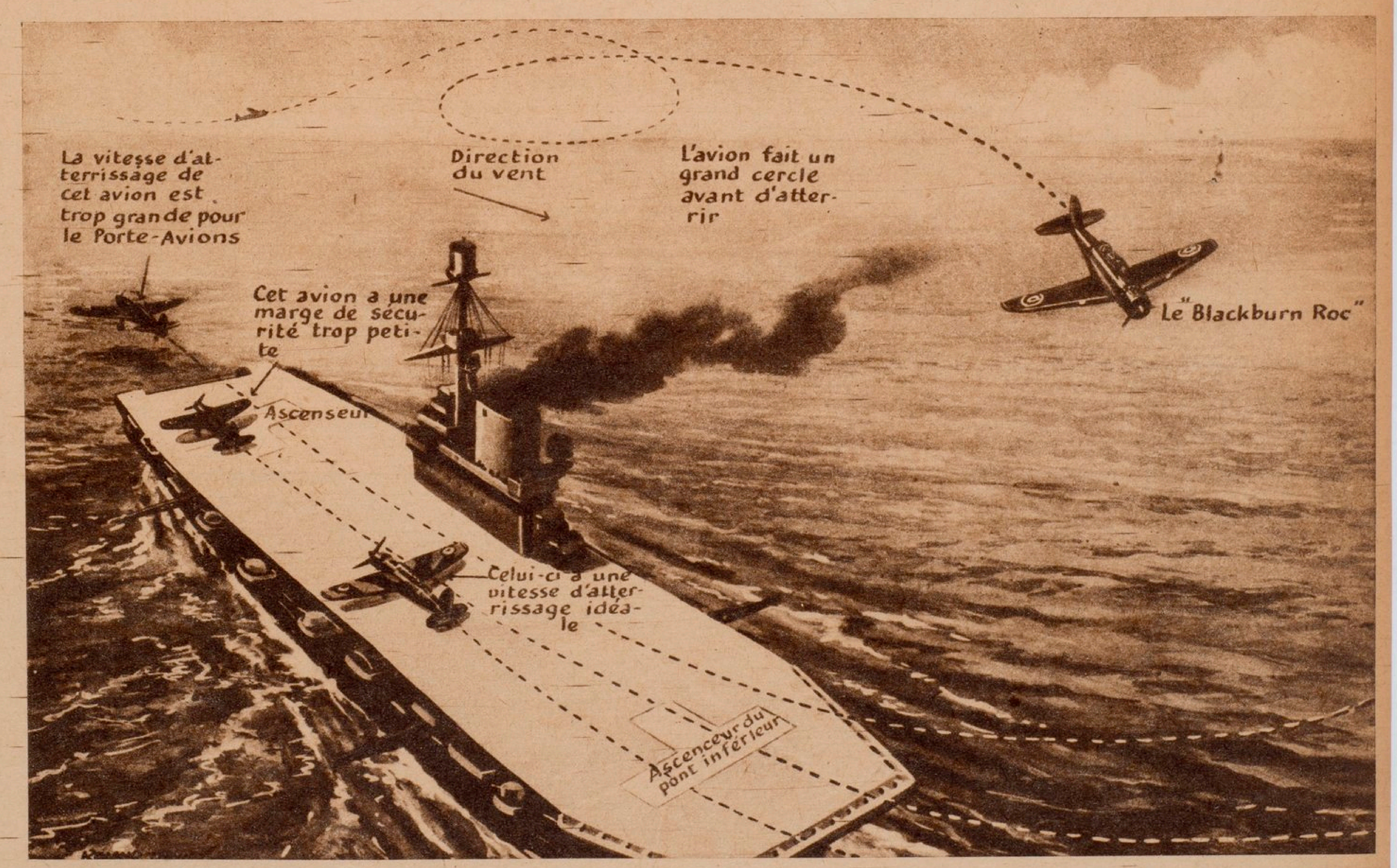
Les avions transportés

Le nombre d'avions transportés par un porte-avions varie entre les 62 de l'« Ark Royal » et les 15 du « Hermes » qui n'a que 10.800 tonnes. Il comprend des chasseurs monoplaces, des bombardiers en piqué et des avions de reconnaissance. Quoique leurs types varient beaucoup, ils n'ont qu'un point commun : ils doivent être conçus pour descendre par les ascenseurs des hangars, sous le pont, et pour atterrir à une vitesse modérée sur un pont qui oscille sur une mer houleuse. Ils sont équipés de crochets d'atterrissage qui se prennent à des filins d'acier et ralentissent la vitesse ; ils comportent en outre des accessoires d'amerrissage.

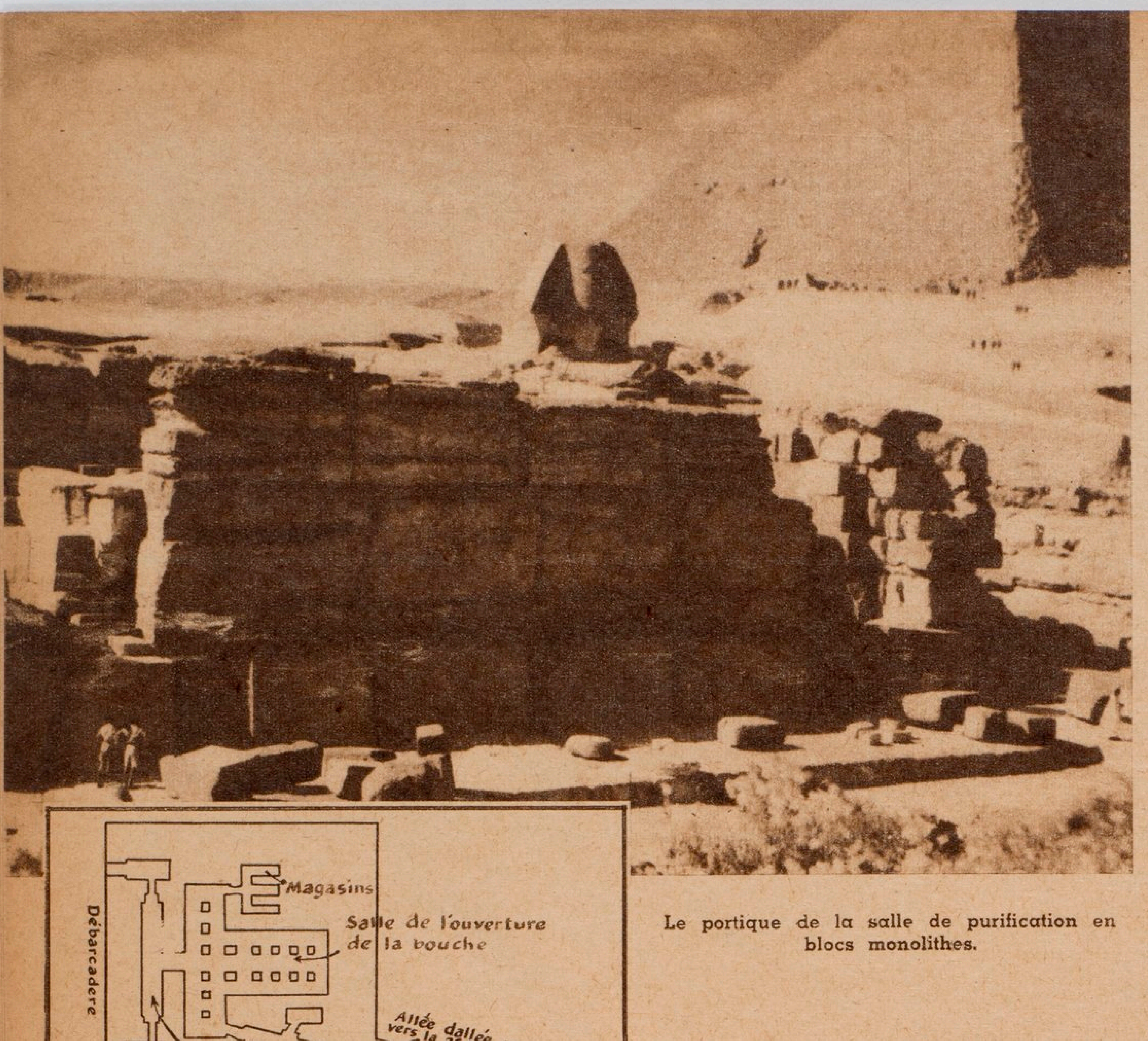
L'armement du porte-avions

L'armement normal du porte-avions est un canon de 105 mm. à double usage, aussi maniable qu'une mitrailleuse. Pour maintenir le pont d'envol libre de toute obstruction, il est nécessaire de monter ces canons sur de petits balcons semi-circulaires qui dépassent la coque au-dessous du pont d'envol, remplaçant les tourelles des cuirassés. Ils ne peuvent agir que dans le champ du côté sur lequel ils sont fixés. L'« Ark Royal » et les navires semblables en portent 16 paires protégées par un écran d'acier contre les balles de mitrailleuse. Du côté de la cheminée, à la proue et à la poupe, des nids de mitrailleuses complètent l'armement anti-aérien. La protection interne est secrète, mais la cuirasse latérale est puissante, couvrant adéquatement les parties vives du vaisseau.

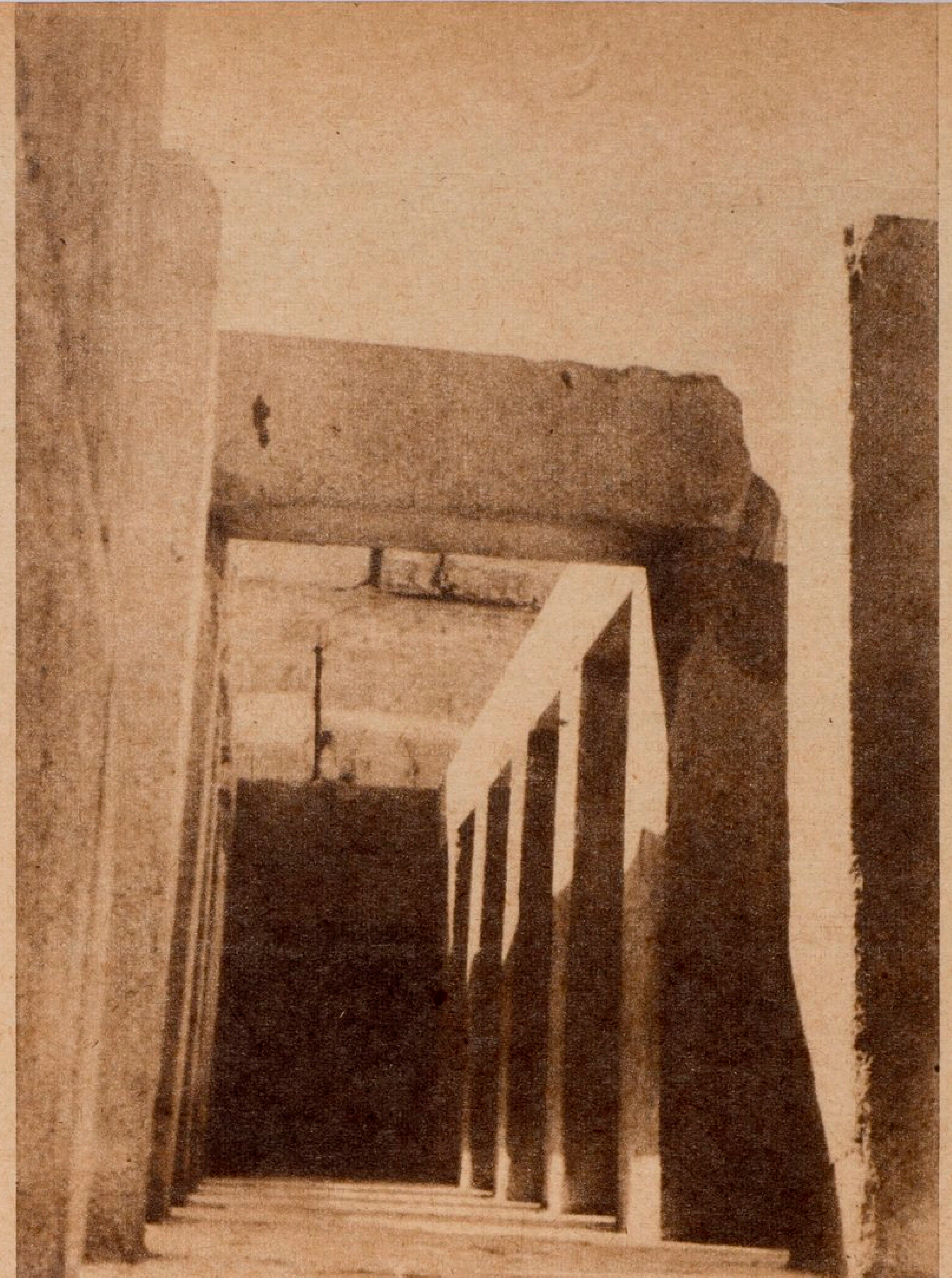
Ainsi l'avion et le navire se complètent-ils. La perte de l' « Ark Royal », quoique pénible, sera compensée par la mise en service de ses nouveaux remplaçants. Son utilité indéniable empêchera toute mise à l'écart d'un instrument de guerre aussi puissant, malgré les sacrifices qu'il entraîne.



Le facteur vitesse est essentiel. Les chasseurs rapides ne peuvent être lâchés pour les besoins de la défense nocturne, car leur vitesse d'atterrissage est telle, qu'un grand nombre d'entre eux s'écraseraient sur le pont de 300 mètres. Des avions spéciaux à courte distance d'atterrissage sont seuls utilisables. Les avions ayant accompli leur mission doivent faire de grands cercles, en attendant leur tour d'atterrir. Pour le porte-avions, le rayon d'action et de vision signifie peu de chose. En envoyant des avions de reconnaissance, il peut découvrir la présence de l'ennemi à grande distance et l'attaquer sur-le-champ.



Ci-dessus, à gauche : le temple du Sphinx, aux entrées symétriques, était baigné par les eaux du Nil.



Le portique de la salle de purification en blocs monolithes.

LE SECRET DU TEMPLE DU SPHINX

Au pied du Sphinx, sous le soleil éclatant, une construction massive offre la simple harmonie de ses lignes droites. Se détachant à peine du sable d'alentour et du pâté de maisons en brique crue, les hautes formes de granit cachent, sous la blancheur des parois, la hardiesse de leurs longues parallèles. C'est un temple égyptien de l'Ancien Empire, dont le mystère n'était pas résolu jusqu'à nos jours. Les grandes pyramides, la longue allée dallée qui conduit au portique, au pied du Sphinx, demeuraient une énigme que l'étude des inscriptions ne parvenait pas à élucider. Un jeune égyptologue a découvert le rôle de cet appareil théâtral somptueux. Nous suivrons son étude dans une promenade aux Pyramides. (1)

LA CEREMONIE DES FUNERAILLES

Grâce à certains détails des tombes des Pyramides, la cérémonie des funérailles dans l'Egypte antique a été retrouvée.

Elle se divisait en deux temps. Le jour du décès, pour des raisons religieuses, l'on attendait la matinée. L'on faisait sortir le cercueil du défunt à l'aube. Les membres de la famille restaient à la maison. Le cercueil était livré aux prêtres et aux pleureuses qui formaient le convoi, et l'on procédait vers la berge du Nil. Arrivés là, l'on chargeait le mort sur une barque, accompagné des personnes du convoi, l'on se dirigeait vers la rive occidentale, le royaume des morts, présidé par le dieu légendaire Osiris, et la barque accostait au quai de la cité des morts, la nécropole. On édifiait sur le quai une tente légère, de bois et de nattes. Dans cette tente de purification, on déposait le défunt sur une grande jarre en albâtre, et les officiants de la tente versaient de l'eau lustrale sur le corps du défunt. Ce rite, disaient les Egyptiens, devait brûler tous les déchets maléfiques, physiques et moraux, du corps. La lustration, comme s'appelait la cérémonie, se faisait à l'aube. Le dieu-Soleil se levait à l'Orient, et les prêtres enseignaient que la purification présidée par le Soleil permettait à l'âme du mort de monter au ciel et de se réunir aux serviteurs du dieu.

Puis l'on momifiait le corps. Ce rite étrange qui frappe l'imagination de ceux qui s'intéressent à l'Egypte antique était fondé sur une belle croyance. Le corps humain était une relique particulièrement précieuse. Seul quand le corps était intact, les Egyptiens pouvaient espérer que l'âme survivrait. Des soins infinis, dont l'ordre était minutieusement réglé, entouraient la momification où ils étaient passés maîtres. Le défunt purifié était placé à nouveau dans le cercueil, acheminé vers l'officine d'embaumement, dans l'enceinte de la nécropole. Les prêtres embaumeurs recevaient le corps, on présentait une offrande à l'âme du mort et le premier convoi se terminait ainsi.

LA SECONDE PROCESSION

Après une période de deux à trois mois, où le mort était traité par les embaumeurs en des opérations toujours mystérieuses, le convoi reformé se dirigeait à nouveau vers le quai de débarcadère de la cité des morts. Un mystère plus étrange que la lustration déroulait ses opérations compliquées, dans la première tente. La cérémonie de l'ouverture de la bouche, ainsi qu'on l'a surnommée aujourd'hui, rendait, par des procédés magiques au défunt raidi par la mort, les moyens de mouvement. L'on ouvrait la bouche au moyen d'un instrument tranchant pour lui permettre d'absorber de la nourriture, les yeux pour voir dans l'au-delà. Osiris, disait-on, mort de mort violente, fut ressuscité par ces pratiques magiques, et tous les hommes devaient les suivre. Après l'ouverture de la bouche, le cercueil était déposé dans le tombeau, et l'on présentait une offrande dans la chapelle de la tombe. Une inscription sur le fronton suppliait tout passant de donner sa part de la nourriture du mort.

LES TOMBES DES PYRAMIDES

Mon ami me fait escalader la colline qui rejoint le plateau de la grande pyramide de Chéops, et, au bord de la surface qui domine la grande faille du Caire, nous contournons un dédale de tombes, pour entrer dans l'une d'elles, profonde de cinq mètres, large de trois. Des statues sculptées dans le roc ressortent du fond, peintes de bistre et de noir, d'une vie irréelle. Sur une face de la tombe, un bas-relief étale une scène de funérailles. C'est la première fois, à cette époque reculée, qui suit celle des Pyramides, 3.000 ans avant Jésus-Christ, sous la VIe dynastie, que les reliefs de tombeaux osent représenter la cérémonie des funérailles. La présence sur les reliefs de certains édicules, de petits édifices et de plusieurs convois, schématisés par les hiéroglyphes, a permis de retrouver l'ordre de la cérémonie des funérailles.

LE TEMPLE DU SPHINX

Si les riches particuliers accomplissaient ce cérémonial, ils l'imitaient certainement de leur roi tout-puissant. Les Pharaons devaient le suivre avec le faste accoutumé. Leur immense pouvoir, qui essaime les colossales Pyramides, tombeau éternel, dans leur royaume, s'était emparé du rituel funéraire pour le rendre plus solennel. Le premier rite de la tradition de l'influence magique du roi-Soleil, le second de l'ouverture de la bouche après la momification se liaient. Les édifices étaient joints eux aussi. A côté de la Pyramide, ou tombeau du roi, un temple funéraire entoure la Pyramide d'une haute muraille couverte de bas-reliefs ; une rampe couverte, longue de près d'un kilomètre, qui laisse encore sa trace, conduit à un monument à portique, le « Temple du Sphinx », qui s'élève près du débarcadère. Il y avait en effet un canal au pied du Sphinx, et à l'époque de la crue, le Nil mouillait le débarcadère de ses eaux. Les herbes hautes naissent encore aujourd'hui de l'humidité du sol. L'on croyait que ce monument servait de dépôt provisoire au corps du roi, mais sa disposition régulière était un mystère.

La découverte récente révèle que l'édifice de purification et la tente d'embaumement sont réunis pour une raison architecturale.

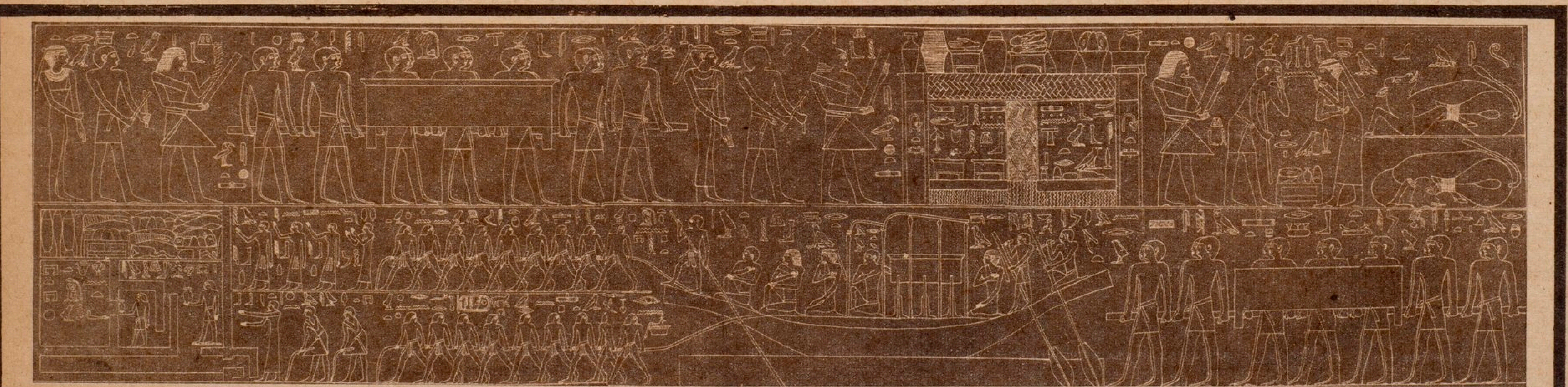
Les blocs monolithes, d'une seule pièce, en granit de Syène, près d'Assouan, si difficiles à tailler que la science des anciens nous étonne encore, réunissent dans leur imposante grandeur les tentes particulières. Le vestibule est un rectangle allongé, percé de deux portes, et un puits perdu, dont les eaux ne fuyaient pas, sert à la purification.

Une salle où les piliers énormes des portiques dessinent un grand T, au dallage d'albâtre : de grandes statues, qui ont imprimé leur marque sur le sol, veillaient silencieusement à l'ouverture de la bouche, que l'on pratiquait sur elles.

Un chemin tortueux monte vers la terrasse, piquée de trous harmonieusement plantés de poteaux, qui soutenaient l'édifice d'embaumement. Ainsi, ces ruines muettes ont livré leur secret. Leur destination magnifique grandit encore la conception de ces architectes égyptiens, qui concevaient l'homme à l'échelle des millénaires, sa taille à celle des géants, ses monuments au travail de cent mille hommes penchés sur la même œuvre.

A. H.

(1) Bernhard Grdseloff. Etudes égyptiennes, premier fascicule (Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire 1941).



Le bas-relief de la petite tombe des Pyramides décrit la cérémonie des funérailles. L'on voit en haut à droite et en bas à gauche, très schématisés, les édicules de purification et d'embaumement.

- **Déclin du parti nazi et ascension du militarisme prussien.**
- **La vie dans la capitale allemande.**
- **Comment la fuite de Hess fut annoncée aux Allemands.**
- **Les Etats-Unis et la Russie, causes principales de la baisse du moral allemand.**

Ce que j'ai vu et entendu EN ALLEMAGNE

d'après un journaliste américain qui a séjourné en Allemagne jusqu'à juin 1941

Depuis fin 1940 et pendant l'hiver et le printemps de 1941, Stephen Laird a séjourné à Berlin en qualité de correspondant du « Times » de New-York et de la revue « Life ». Il a voyagé à travers toute l'Allemagne, a interviewé plusieurs leaders nazis et a pu avoir de fréquents entretiens avec l'homme de la rue. Ses observations ont été complétées par sa femme, Lael, l'une des deux journalistes étrangères tolérées dans le Reich. Les exigences de plus en plus sévères de la censure nazie ont obligé le couple Laird à quitter l'Allemagne en juin dernier, pour passer en Suisse. C'est là qu'ils entendirent les premières répercussions de la guerre germano-russe. En juillet, ils rentrèrent aux Etats-Unis et publièrent leurs impressions sur la vie intérieure en Allemagne. C'est ce saisissant reportage que nous résumons ici.

Le Führer parle ce soir. Du fond de mon taxi, j'entends sa voix que d'innombrables hauts-parleurs propagent à travers les rues de Berlin. Je frappe sur l'épaule du chauffeur : « Que dit-il ? » L'homme réfléchit un instant, puis répond : « Il dit que nous gagnerons la guerre. » Je lui demande : « Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? » Il reste un temps silencieux : je pense qu'il ne va pas me répondre. Sa voix me parvient enfin, tranquille : « Ja ! Je pense que nous avons gagné la guerre, et maintenant je voudrais que la paix vienne. »

Voici ce que pense le peuple allemand. Mais dans le Reich de Hitler, ce que pense le peuple ne compte pas. Aussi, l'Allemand moyen, lorsqu'il parle du gouvernement, dit « lui » et non pas « nous ».

Pendant les sept mois que j'ai passés en Allemagne, les sentiments des Allemands n'ont presque pas changé. Ils sont demeurés toujours les mêmes : apathiques, intensément patriotes, travailleurs acharnés, sans gaîté, mangeant pauvrement mais suffisamment. Mais « lui », le gouvernement, passa par une véritable évolution. La « révolution nazie » est morte. La « vague de l'avenir » se révéla comme une sombre vague, sortie du passé : le despotisme militaire. Le parti est tombé. L'armée s'est levée. L'économie nationale subit un coup de barre vers la réaction. Hitler lui-même a changé.

Hitler, conquistador

Après huit ans de succès retentissants, Hitler pense qu'il est un surhomme infaillible. Il n'accepte plus des conseils, et lorsque les informations qu'on lui apporte ne lui plaisent pas, il les ignore. Ses intimes ont appris à ne jamais lui soumettre une suggestion ou lui donner une nouvelle qui pourraient contrecarrer ses désirs. Ses fonctionnaires éprouvent de grandes difficultés pour obtenir une audience. Si après des semaines d'attente ils sont admis en sa présence, ils risquent de voir le dictateur se lancer dans l'exposé d'une de ses idées favorites. Ils s'en vont, sans avoir fait la moindre allusion à l'affaire urgente dont ils voulaient l'entretenir. Personne n'ose le questionner. Ses intimes m'ont été décrits comme « des hommes qui, non seulement sont des dispensateurs de « oui », mais qui lèvent sur leur dieu des yeux remplis d'adoration en disant « oui ». Il n'existe pas un homme qui se hasarderait à dire à Hitler que le peuple allemand désire la paix ; qu'il est fatigué de se serrer la ceinture et de travailler sans arrêt ; qu'il serait bien heureux de goûter aux fruits de la victoire annoncée. Personne n'oserait lui apprendre que la jeunesse allemande déteste les restrictions de son régime, et que même son bien-aimé « Volksdeutsche » des territoires occupés ne sent pas les bienfaits de la « libération ». Hitler ne sait pas que, lorsqu'il parle dans une usine, la majorité des spectateurs, qui crient d'enthousiasme et applaudissent, est composée de membres du parti déguisés en ouvriers, alors que les véritables travailleurs ont eu une demi-journée de vacances. Hitler croit fermement que toute l'Allemagne est derrière lui.

Une photographie de propagande allemande montrant Hitler recevant à son quartier général le général finnois Harald Oehquist. On reconnaît, de gauche à droite : le général

Lorsqu'il décida d'attaquer la Russie, ses généraux n'eurent pas le courage de lui dire qu'il faudra bien plus de trois semaines pour annihiler l'armée rouge. Ils savaient que les forces militaires de l'U.R.S.S. étaient de loin supérieures à toutes celles que la Reichswehr avait affrontées jusque-là. Ils savaient que pas un « touriste » allemand n'avait franchi la frontière pour préparer le terrain, et que les Russes n'étaient pas aussi près de se débarrasser de leur régime que Hitler le pensait. Néanmoins, ils se turent. Ils s'étaient montrés sceptiques lors de l'occupation de la Rhénanie, lors de l'attaque sur la ligne Maginot, lors de la campagne de France. A chaque coup, Hitler avait eu raison. Dès lors, s'il affirmait que les Russes auraient été liquidés en trois semaines, très bien, trois semaines suffiraient.

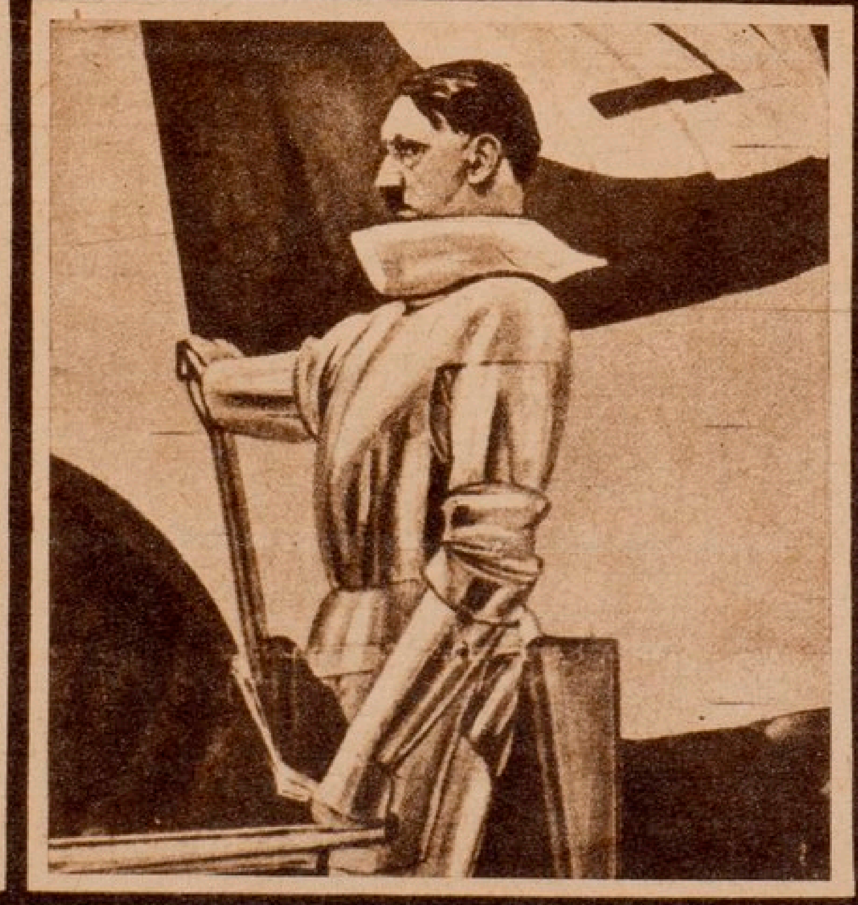
Hitler se considère aujourd'hui comme un conquérant militaire, et sa vie se concentre sur les choses militaires. Pendant de longues heures, il étudie des livres de stratégie et l'art de faire la guerre. Il est le commandant absolu et le tacticien en chef des armées allemandes. Il possède son propre état-major, commandé par le général Alfred Jodl.

Le chef politique de quelques milliers de boutiquiers a cédé la place au conquistador revêtu d'une armure étincelante, qui se lance à la conquête du monde monté sur un fougueux coursier. A travers le Reich, des cartes postales le représentant dans cette attitude ont été répandues par centaines de milliers.

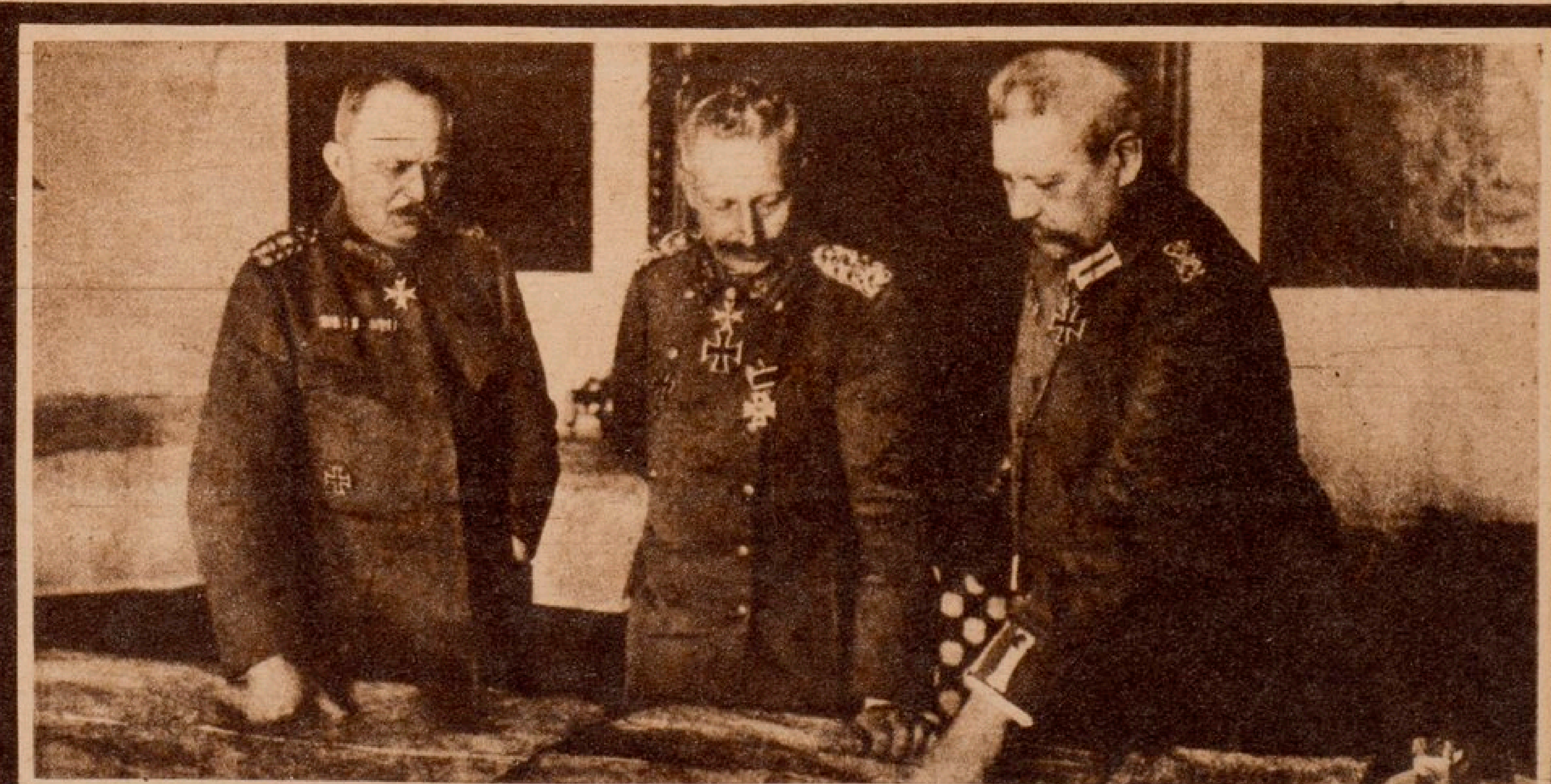
Le pouvoir est aux mains des militaires

Le contrôle de l'Etat allemand a passé des mains des dirigeants du parti national-socialiste à celles des chefs de l'armée.





Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Allemagne cultive le mythe du superhomme. Ces deux portraits en sont la preuve éloquente. Celui de gauche représente le Kaiser peint sous les traits de l'archange Michel, patron de l'Allemagne. Celui de droite représente Hitler sous les traits de Parsifal, le légendaire chevalier germanique. Il est dû au peintre Lanzinger.



Le Kaiser se considérait comme un des plus grands stratèges de son temps. Cette photographie classique le montre en train d'examiner avec le maréchal Hindenburg (à gauche) et le général Ludendorff (à droite) des cartes d'état-major. Guillaume II trouvait naturel que, dans de telles réunions, ses opinions prévalussent.



Keitel, le délégué Hewel, Hitler, le général Oehquist, Ribbentrop et le général Matzky. Cette photo a été transmise par radio à New-York et de là à Londres.

Ley, Gœbbels, le chef des S.A. Viktor Lutze et les autres dirigeants du parti ont dû se résigner à voir le contrôle de l'Etat passer à l'armée. Ley est très préoccupé au sujet de son avenir. Gœbbels peut encore se maintenir, s'il coopère avec le nouveau potentat.

Les hommes du parti disparaissent des postes importants. Il y a quelque temps, Karl Bomer, chef de la section de la presse au ministère de la Propagande, s'éclipsa soudainement. « Il est définitivement liquidé », voici tout ce que je pus savoir à son sujet. Le lendemain de la fuite de Hess, la police arrêta à Berlin plusieurs centaines de personnes, parmi lesquelles des gardes d'assaut en uniforme.

L'épuration de 1934 marqua le premier progrès réalisé par les militaires, vers une influence décisive sur les destinées du pays. Hitler s'occupa de plus en plus de l'armée. Les généraux commencèrent à lui faire confiance. Plus tard, les récalcitrants furent liquidés d'une façon ou d'une autre, comme, par exemple, von Fritsch. Aujourd'hui, bon nombre d'officiers supérieurs de la Reichswehr, et pas des moins brillants, font partie de la cohorte d'adorateurs de Hitler qui disent toujours « oui ». Ils ont à leur tête le général Wilhelm Keitel, chef du commandement suprême des forces armées allemandes. Le titre et la position brillante sont le prix de la soumission aveugle. Hitler est le maître de ballet. Le général Walter von Brauchitsch assure la liaison entre Keitel et l'armée. De Hitler à Keitel, de Keitel à Brauchitsch et de Brauchitsch au général en charge d'opérations.

Le grand amiral Erich Raeder reçoit avec la même soumission les ordres du maître. Souvent, ces ordres le rendent très triste, car Hitler pense qu'un bateau de guerre est destiné à combattre, et Raeder n'aime pas perdre le plus petit de ses navires.

Dans les airs, Hitler jette les grandes lignes de la stratégie générale, mais c'est Gœring qui contrôle les détails. Parmi les assistants du maréchal, le général Milch, demi-juif, dit-on, est un homme de grande compétence.

La fuite de Rudolf Hess

Tout indique que la fuite de Rudolf Hess en Angleterre fut un acte personnel du lieutenant du Führer. Hess s'enfuit, apparemment à l'insu de Hitler, mais avec l'aide d'autres personnages, pour persuader les Anglais de faire la paix et de s'allier avec l'Allemagne dans une guerre contre la Russie.

Trois jours avant le départ de Hess, le gouvernement allemand présentait ses demandes à la Russie, exigeant des fournitures plus importantes et plus rapides en céréales, pétrole et autres produits. Si Moscou rejetait les demandes nazies, l'Allemagne allait être entraînée dans une guerre longue et terrible. Dans le cas contraire, le mal, aux yeux de Hess, était aussi grand, car l'Allemagne aurait resserré ses liens avec les bolcheviks détestés. Hess a toujours été pro-britannique. Des personnes qui le tutoient m'ont dit qu'il considère cette guerre contre l'Angleterre stupide, et qu'il souhaitait toujours une croisade anglo-allemande contre l'U.R.S.S. Lorsque la crise russe survint, il fut dominé par la pensée que si seulement il pouvait parler d'homme à homme avec les dirigeants britanniques, il parviendrait à les convaincre.

La façon dont la presse nazie essaya d'expliquer la fuite de Hess en prétendant qu'il ne jouissait pas de toutes ses facultés peut paraître, à première vue, étrange. Mais il semble bien que c'était un geste calculé.

La déclaration que Hess était fou fut dictée par Hitler lui-même. Ce ne pouvait pas être une faute due à la précipitation, car cette proclamation ne fut rendue publique que plusieurs heures après que le Führer eût appris l'incident. Hitler dicta la déclaration au chef de la presse du Reich, Otto Dietrich. Celui-ci objecta timidement qu'il n'était pas de bonne politique de taxer d'insanité un homme qu'on avait maintenu au poste si important de lieutenant du Führer. Hitler frappa du poing sur la table, cria que lui, Dietrich, et quelques autres commençaient à devenir trop « verdammt » (impertinents) et que la déclaration devait être publiée telle quelle.

Dietrich obéit, et envoya la communication à la D.N.B. Les services d'information n'en purent croire leurs yeux et en référèrent à Gœbbels qui répondit : « Cette déclaration a été dictée d' « en haut » et doit passer telle quelle. »

Le peuple allemand demeura perplexe à l'annonce de cette nouvelle. Les raisons qui avaient pu pousser Hess à s'enfuir passaient au second plan. Mais une question brûlante était sur toutes les lèvres. Comment a-t-on pu maintenir un fou au troisième poste du Reich ?

Que pense l'Allemand moyen de l'Amérique ?

Lorsque j'arrivai à Berlin, les officiels allemands disaient : « Les Etats-Unis feraient une folie en intervenant dans la guerre. » Mais plus tard, certains personnages du Reich accusaient l'Amérique d'être seule et entièrement responsable de la prolongation de la guerre. Ils disaient que depuis 1933, l'Allemagne se protégeait contre les menées de la juiverie internationale protégée par Roosevelt. La Pologne, la France et la Yougoslavie étaient les victimes de la volonté fanatique des Etats-Unis de détruire l'Allemagne. La Grande-Bretagne n'était que l'agent de l'Amérique.

La perspective d'une guerre contre les Etats-Unis impressionne profondément le peuple allemand, même les jeunes. Gœbbels s'est efforcé de décrire l'Amérique comme « une civilisation juive et ploutocratique d'automobiles, de radios, de jazz-band et de magasins de bric-à-brac ». La jeunesse allemande pense quand même que l'Amérique est un pays de miracles, de gratte-ciel, d'automobiles, d'universités, de stars de cinéma, de danse et de joie. Les jeunes gens allemands ne peuvent pas danser ; ils ne peuvent pas entendre un bon jazz, à moins de risquer leur vie en écoutant Londres ou Moscou ; ils ne peuvent pas fumer, mettre des cosmétiques, s'amuser. Ils doivent se battre au lieu d'étudier, ils doivent travailler suivant des ordres précis qui ne leur laissent aucune sorte d'initiative, ils doivent avoir au moins quatre enfants. Non, l'Amérique est le pays dont il faut rêver, non pas celui qu'il faut combattre ou punir.

Un Américain peut encore parler anglais à Berlin, sans avoir des désagréments. Ma femme et moi parlions tout le temps l'anglais, et seulement une fois nous fûmes pris à parti par un ivrogne.

Berlin au printemps 1941

A partir du 1er mai 1941, le charbon ne fut plus distribué dans les appartements. Pourtant, il neigea deux ou trois fois pendant ce mois. Puis vint le beau temps.

Au jardin zoologique, des enfants s'empressaient autour de « Roland », orgueil de tout Berlin.

Les vendredis et samedis, entre huit et douze heures, les cours des maisons retentissent des claques sonores que les ménagères appliquent sur leurs tapis. D'après la loi, il est interdit de les battre pendant les autres jours de la semaine.

Les parcs regorgent d'enfants, de mamans et de vieillards. Garçons et fillettes jouent à la guerre. Les tricycles renversés sont des bombardiers et les pelouses deviennent des objectifs.

Quelques bancs, dans des coins cachés, portent l'inscription : « Pour les Juifs seulement ». Ils sont surchargés, et les occupants se serrent tant qu'ils peuvent pour faire place à un nouvel arrivant. Leurs visages n'ont pas d'expression. Il y a quelques jours, un décret les expulsait de leurs maisons que devaient occuper les Allemands dont les habitations avaient été bombardées, ou bien un S.S. nouvellement marié qui ne pouvait pas trouver un « logement convenable ». Les Juifs visés par ce décret savent qu'ils doivent laisser derrière eux leur mobilier intact. La seule assurance qui leur est donnée quant à leur avenir est « qu'ils pourront trouver à se loger dans le nord de la ville ».

Avec la belle saison, quelques produits frais ont fait leur apparition à l'étalage des marchés en plein air. Quelques spécialités d'été sont cachées, à la disposition des ménagères en bons termes avec leurs fournisseurs. Ces ventes « sous le comptoir » comprennent des œufs de mouette, des asperges fraîches, des épinards frais et des pommes de terre nouvelles. Des rumeurs étaient parvenues concernant la pénurie de vivres en Belgique, les hauts prix en France, les difficultés dont souffraient les habitants de Belgrade et d'Athènes. L'annonce de la réduction de la ration de viande ne causa pas un grand mécontentement parmi les Allemands. Ils se rendaient compte qu'ils étaient mieux nourris que partout ailleurs en Europe continentale.

Les bas de soie ont presque complètement disparu, remplacés par des socquettes. Les souliers de bonne qualité sont rares parmi les gens riches, très rares aux pieds des composants de la classe moyenne. Chez le pauvre, ils n'existent pas. Le claquement des semelles en bois sur les pavés évoque le Japon. Les souliers en cuir ont disparu. Seules les chaussures en ersatz peuvent être portées, mais il faut une permission spéciale pour les acheter.

Les gens attablés aux cafés de Berlin boivent du café qui n'est pas du café et du thé qui n'est pas du thé. Quant aux glaces, ils les appellent « I.G. Farben », du nom d'une importante société de produits chimiques colorants. Ils fument des cigarettes qu'ils appellent « herbe brûlée par le soleil ».

La provision mensuelle de savon allouée par l'Etat est généralement épuisée au bout de trois semaines. L'eau chaude est devenue un luxe réservé à quelques appartements de la ville le vendredi soir et le samedi. Les ustensiles ménagers ont totalement disparu des magasins.

Le moral est en baisse

En mai dernier, à l'occasion de la « Journée Nationale du Travail », Ley proclama :

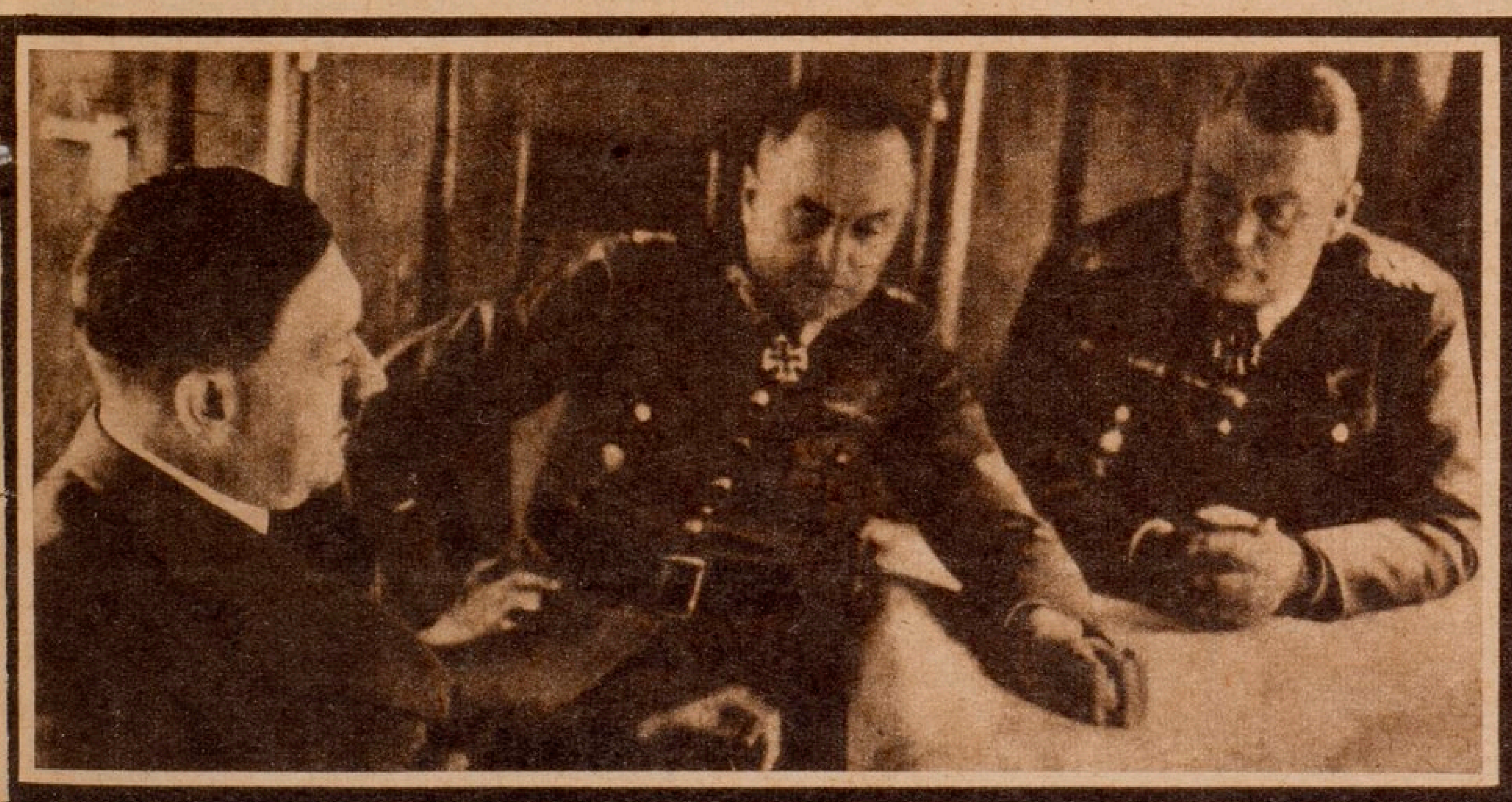
« Notre travail est si puissant et nos résultats si merveilleux, que nous pouvons dire avec le poète : Dur labeur et joyeuses fêtes. » Mais le Dr Ley n'a pas dit où il avait vu de joyeuses fêtes en Allemagne.

Beaucoup de mécontentement amer grandit en Allemagne. Mais il se perd dans un sombre désespoir et n'arrive pas à prendre la forme d'une opposition effective. Les catholiques haïssent les communistes ; les Prussiens monarchistes sont pour les Hohenzollern et les Bavarois pour les Wittelsbach ; les démocrates n'entrevoient aucune chance de succès dans un proche avenir. Tous haïssent la « clique prussienne nazie ».

Les Allemands se rendent compte de la nécessité d'une victoire. La défaite de 1918, les conséquences terribles pour eux d'une nouvelle débâcle, leur servent de stimulant pour tenir bon. Mais en même temps l'Allemand moyen sent la nécessité d'un changement de régime. Comment arriver à se débarrasser du régime sans perdre la guerre ? Voici son problème insoluble.

Les opérations de Russie ont apporté pour la première fois des répercussions qu'on supporte difficilement. Par milliers, les soldats du Reich meurent. Par milliers, les femmes, les mères allemandes pleurent et cherchent autour d'elles le responsable de leur désespoir. Tous les jours, le moral s'affaiblit. Un événement nouveau (comme, par exemple, l'entrée en guerre des Etats-Unis et ce sera le coup de grâce.

L'Allemagne de Hitler aura vécu.



Hitler, qui décrocha avec peine dans l'autre guerre le titre de caporal, juge de même qu'il est le plus grand génie militaire de son pays. C'est lui qui décide en définitive des opérations à entreprendre. Le voici conférant avec les maréchaux Keitel (à gauche) et Brauchitsch (à droite). Des deux, Keitel est le plus écouté.





Le principal allié de l'Allemagne dans la dernière guerre était l'Autriche. Voici une photographie du Kaiser Guillaume et de l'empereur François-Joseph, au cours d'une visite du premier à Vienne. A droite, Hitler et son principal partenaire dans cette guerre, Mussolini, photographiés au cours d'une visite du Führer à Rome. Les deux images se ressemblent.

Délassons-nous

LES JEUX ALPHABETIQUES

On s'amuse à tout âge, et quand on est pap...... A
On s'étonne qu'enfant on ait été bé.............. B
Et dédaignant alors les jeux du temps pas...... C
A vingt ans par la tête on a d'autres i............ D
On aime le tabac, l'absinthe et le caf............. E
La toilette et les bals ; mais ce sont des gri........ F
Que ne pardonnent point les personnes â.......... G
Toussant au coin du feu, sans cesse elles rab...... H
Disant que la jeunesse est folâtre aujourd'hu........ I
Que, pour se divertir, toujours elle négl............ J
L'étude et le travail dont les vieux font grand ...... K
Et par qui la raison mûrit en leur cerv............ L
Ayant ainsi blâmé ce qu'à vingt ans on.......... M
La vieillesse est contente et joue à perdre hal...... N
Au whist, puis au trictrac et boit du thé Pék...... O
A des goûts différents chaque âge est occu........ P
Mais un point est commun : tous aiment les é...... Q
Car ils sont le noyau des plaisirs sur la t.......... R
L'enfance a du réglisse au moyen des esp.......... S
Les jeunes gens du punch, et les vieillards du...... T
On quitte tour à tour les jeux où l'on s'est pl........ U
Etonné que naguère on les ait culti.............. V
Puis, à des jeux plus doux, on s'amuse, on se f.... X

Moralité.

Jouons, dansons, morgué ! comme de vrais cabr.... Y
Mais ne nous moquons pas des autres, nom d'un.... Z

L'INTERESSANTE FAMILLE

Un titulaire du prix Cognacq a eu cinq garçons et cinq filles ; souvent, il ne se rappelle pas les noms de tous ses enfants. Pour les retrouver, comme il se souvient bien du nom du dernier enfant qui est une fille, il écrit ce nom verticalement, et place les autres de façon que ce nom qu'il connaît forme acrostiche à une place qu'il connaît également. Ce moyen mnémotechnique lui réussit bien.

Nous allons faire la manœuvre contraire. Voici les noms des cinq garçons: *Fernand, Richard, Vincent, Etienne, Méderic* ; et ceux des quatre premières filles : *Mélanie, Félicie, Justine, Thérèse*. Il s'agit de placer ces neuf noms les uns au-dessous des autres, de façon à trouver en acrostiche le nom de la cinquième fille que le père a bien en mémoire.

RIONS UN PEU

Le mari d'une femme acariâtre alla un jour trouver le notaire pour lui dicter son testament.

— Je lègue toute ma fortune à ma femme, déclara-t-il, à condition qu'elle soit remariée avant un an...

Et comme le notaire le regardait, surpris de cette étrange clause, il ajouta :

— ...Parce que je veux qu'il y ait au moins une personne qui regrette ma mort...

* * *

Pour la quinzième ou seizième fois, le même vagabond comparaît en Correctionnelle.

— Vous n'avez pas honte de revenir ici aussi souvent ? lui demande le président.

— Pourquoi honte, monsieur le Président ? Vous, vous revenez bien tous les jours...

* * *

Deux messieurs se cognent au coin d'une rue.

L'un, furieux, dit :

— Monsieur, je ne cède jamais le pas à un imbécile.

Et l'autre de répondre en reculant :

— Moi, c'est tout le contraire, passez monsieur.

* * *

— Votre parapluie est tout troué !

— Je sais ! C'est épatant pour voir s'il pleut ou non.

* * *

— Ce que ça te change d'être tout rasé !

— Je te crois ! Quand je me suis regardé dans la glace, je ne me suis reconnu qu'au son de ma voix !

UN AVERTISSEMENT

Aux abords de certaines villes des Etats-Unis, on peut lire cette formule, inscrite en lettres géantes :

« Automobilistes, si vous allez doucement, vous verrez notre cité. Si vous allez trop vite, vous verrez notre prison. »

IL Y A SEPT SIECLES !

Une expédition composée de savants de l'Académie de Moscou, qui explore actuellement l'ancienne République tartare, vient de découvrir, paraît-il, le palais de Gengis Khan (1154-1227), dans la petite ville ensevelie de Suvar.

Ils y ont fait tout de suite une constatation étonnante : au temps de Gengis Khan on connaissait le chauffage central ! Il subsiste en effet dans son palais un système de chauffage central à peu près intact particulièrement perfectionné et digne de celui que l'on emploie dans les maisons les plus modernes.

Ce n'est pas tout. Les savants moscovites ont également trouvé dans un sous-sol, avec des armes blanches en grand nombre, des grenades à main et, ce qui est mieux encore, de petits canons à poudre, lesquels ne furent employés dans les pays occidentaux que plusieurs siècles plus tard.

GALIMATIAS

L'enfant avait vu le jour dans la nuit du 4 au 5 juin.

L'affaire ne marchait que d'une aile.

* * *

Robespierre ne devait pas jouir longtemps d'un aussi facile triomphe. Sept mois plus tard, il voyait tomber sa tête sur l'échafaud.

* * *

Le visage du défunt respirait la franchise.

* * *

Discours.

Non, messieurs, on n'arrache pas ainsi les hommes à leurs enfants, à leurs femmes, à leurs veuves !...

* * *

Contrat.

Cette convention a été passée par acte notarié entre les deux sœurs, dont je joins la grosse au dossier.

* * *

Plus d'argent ! Je ne sais où me coucher ! Ah ! je suis dans de beaux draps !

* * *

— Mes affaires sont si bien assises que, maintenant, elles marchent toutes seules.

SOLUTION

L'INTERESSANTE FAMILLE

Le père écrit le cinquième nom de fille qui est *Catherine* et il groupe les autres de la façon suivante :

V i n C e n t
M é l A n i e
J u s T i n e
R i c H a r d
M é d E r i c
T h é R è s e
F é l I c i e
F e r N a n d
E t i E n n e

ATTENTION AUX ESPIONS !

(Suite de la page 6)

préparer 20 gallons d'eau pour éteindre les incendies. A la porte doivent se trouver trois récipients remplis de sable pour combattre les bombes incendiaires. Les objets inflammables doivent être mis en sûreté. Les portes et les fenêtres doivent être masquées pour que la lumière ne soit pas visible de l'extérieur.

Dès que les sirènes mugissent, hommes et femmes doivent se présenter au poste d'extinction le plus proche. Seules sont autorisées à demeurer chez elles les personnes qui gardent les maisons. Les dames qui envoient leurs servantes à leur place reçoivent un blâme officiel, et les journaux parlent d'elles en termes sévères. « Ces dames restent tranquillement chez elles dans ces moments de grand danger, et s'éventent paresseusement d'une main légère. »

Pendant les manœuvres, dès que l'alerte est donnée, les gardiens du jardin zoologique visitent tous leurs pensionnaires, montre en main, et calculent le temps qu'il leur faudrait, en cas de nécessité, pour abattre toutes les bêtes.

Des bombes en carton sont lâchées par les « avions ennemis ». Elles sont de différentes couleurs : les rouges sont des bombes incendiaires ; les bleues, des bombes incendiaires de 10 kilos ; les blanches, des bombes explosives ordinaires ; les jaunes, des bombes à gaz ; les noires, des bombes à gaz à retardement, et ainsi de suite. Lorsque ces bombes fantoches tombent, ceux qui se trouvent à proximité des points de chute doivent se précipiter avec des seaux d'eau et des sacs de sable, comme s'il s'agissait de maîtriser de véritables sinistres.

Les comptes rendus des raids sont publiés dans les journaux. Une grande publicité fut donnée à l'héroïsme dont fit preuve un volontaire de la défense passive qui refusa de quitter son poste pour aller recueillir le dernier soupir de son enfant. Le héros fut décoré. Des récits dramatiques décrivent la destruction provoquée par l'explosion des bombes à retardement que l'ennemi a lâchées sur Tokio. Une de celles-ci est tombée directement sur le quartier général de la police métropolitaine. Des volontaires de la mort se sont offerts pour entourer de sacs de sable le projectile de 100 kilos qui se trouvait dans la cour de l'édifice ; la bombe éclata exactement à 10 heures 30 du matin, déclenchant un incendie tellement violent, que les autorités jugèrent opportun d'évacuer les occupants de l'immeuble. Même les prisonniers furent dirigés vers d'autres prisons.

Le « blessé » qui voulait partir

Une autre fois, les journaux annoncèrent que l'ennemi avait bombardé le champ de courses de Haneda, qu'il avait pris pour l'aéroport du même nom. Le réalisme de ces manœuvres est poussé jusqu'aux moindres détails. Un jour, les sirènes restèrent silencieuses. On expliqua que le mauvais temps et les fortes pertes de la veille avaient empêché l'ennemi d'exécuter un raid ce jour-là.

Une fois, les autorités d'un village près de Tokio eurent à faire face à une confusion terrible, provoquée par une pluie de banknotes de dix mille yens qui s'abattit sur le pays. Ce n'est que plus tard qu'elles apprirent que tout cet argent avait été lâché d'un avion ennemi, dans le but de créer un chaos économique. Mais en dehors de cette excuse officielle, on murmura que ces banknotes, évidemment fausses, avaient été jetées au vent par un marchand de jouets frappé de panique.

Au cours d'une alerte, un Américain acheta à la gare de Tokio un billet pour Yokohama. Au moment où il quittait le guichet, un homme s'approcha de lui et lui remit un carton rouge. L'Américain pensa que ce papier devait lui donner accès à la plate-forme. Aussi ne manqua-t-il pas de le présenter au contrôleur. A sa grande surprise, le fonctionnaire lui barra le chemin. Une discussion par gestes s'initia entre le voyageur pressé et le contrôleur qui ne voulait pas lui livrer passage. La scène tournait à l'aigre, lorsque survint un Japonais qui parlait l'anglais. Il expliqua à l'Américain ahuri que la carte dont il était porteur signifiait qu'il avait été blessé au cours du raid et qu'il devait se présenter à l'hôpital le plus proche pour la faire tamponner. Sinon, il ne pouvait pas partir.

Malgré tous les embarras que ces répétitions causent aux individus, les autorités en tirent une grande satisfaction, et annoncent qu'elles on grandement apprécié la coopération efficace du public.

A la fin de chaque période de cinq jours, des chiffres sont publiés dans des communiqués dont voici un échantillon :

« Nous avons subi des pertes importantes. Il y a eu 28.000 victimes, dont 10.278 morts, 17.691 blessés et 356 disparus. 8.391 maisons ont été complètement détruites et 2.593 endommagées. »

Les dommages causés aux ponts de chemin de fer, aux acqueducs et aux nœuds de communications sont toujours décrits comme terribles.

Toutes ces comédies semblent étranges à un esprit occidental. Mais au Japon, tout le monde les prend au sérieux. Il vaut mieux méditer sur l'appréciation d'un prêtre français qui a vécu de longues années là-bas :

« Le Japon est un pays où deux et deux ne font jamais quatre, et ne font pas toujours cinq ! »

La plus grande extravagance de l'écran AU CINEMA MIAMI

A partir de demain le cinéma Miami présentera une sensationnelle production de la Columbia Pictures "Time out for Rhythm" avec une dizaine de vedettes de l'écran, de la radio et du music-hall dont Rudy Vallee, Ann Miller, Rosemary Lane, Joan Merrill, Allen Jenkins, etc., ainsi que le fameux orchestre Glen Gray et sa Casa Loma Band.

Cette extravagance musicale doublée d'un roman d'amour et parsemée de "gags" avec des spécialistes du rire, sera la sensation de la saison cinématographique.

UN THE DANSANT... PAS COMME LES AUTRES !

Une brillante manifestation mondaine et sociale se prépare pour le 14 décembre prochain.

La Société de Bienfaisance Israélite Aschkenazi, au bénéfice de laquelle ce thé dansant est organisé, tient à ce que ses amis en gardent un souvenir inoubliable. A partir de 4 h. de l'après-midi, dans la grande salle et sur la terrasse du Continental Savoy, on dansera.

Entre temps, vingt-cinq attractions variées agrémenteront l'après-midi.

Ajoutons que ce thé est organisé par notre ami Jean Weinberg, président de la Commission.

CURIOSITÉS

Dans certaines tribus primitives, on considère comme un crime le fait de couvrir le visage d'une personne qui dort. En effet, on croit que l'âme quitte le corps lorsque celui-ci repose et qu'elle revient lorsqu'il s'éveille. Si le visage du dormeur est caché, l'âme ne saura plus à qui elle a affaire et l'homme mourra.

* * *

Si une femme esquimau met au monde deux jumeaux, un seul a le droit de vivre, car il est admis qu'elle ne peut avoir créé suffisamment de cervelle pour deux enfants.

* * *

Des astronomes américains ont démontré qu'il se produisait, à la surface du soleil, des sortes d'explosions colossales. Ils purent même mesurer certaines flammes de calcium produites par ces explosions qui atteignaient une hauteur dépassant 1.000 kilomètres.

* * *

Le salut nazi a sans doute une origine que peu de gens connaissent. On a souvent voulu le rapprocher du salut « à la romaine », mais il est probable qu'il n'est qu'une transposition moderne d'un salut qui était jadis en honneur chez la peuplade de Germanie portant le nom de Teutons. Les Teutons avaient l'habitude de se saluer le bras tendu, légèrement au-dessus de l'horizontale, la paume ouverte. Le bras tendu était le signe qu'on reconnaissait celui que l'on saluait comme un égal, la paume ouverte précisait qu'on ne portait aucune arme.

* * *

Avez-vous entendu dire que la neige soit tombée dans un pays d'Europe au mois d'août ? Non, n'est-ce pas ? Pourtant le port de Gdynia, en Pologne, a connu cette chose extraordinaire en 1934. Des réservoirs d'essence qui se trouvaient à peu de distance dégagèrent une quantité énorme de bioxyde de carbone qui se répandit dans l'atmosphère, y condensa la vapeur d'eau en suspension et produisit ainsi des flocons de neige artificielle.

* * *

Les îles Canaries ne s'appellent pas ainsi à cause des oiseaux qu'on peut y trouver. Elles tiennent leur nom d'une race de grands chiens qui y vit. Canaries vient donc de *Canis* qui, en latin, veut dire chien.

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Féminités

Les chaussures nouvelles

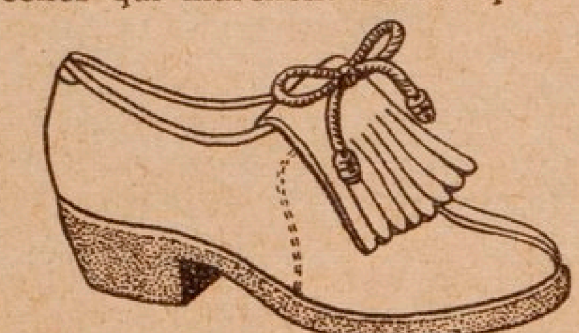
Un groupe de lectrices qui signe « L'association des mal chaussées » vient de m'envoyer une lettre.

« Vous critiquez sans cesse les souliers que nous portons, Anne-Marie. Vous vous moquez de celles qui montrent les orteils et le talon ou qui ont plusieurs semelles. Nous reconnaissons, certes, le bien-fondé de ces critiques et nous savons fort bien que toutes ces chaussures sont d'un mauvais goût flagrant, mais que pouvons-nous faire ? Nous sommes obligées de les porter... faute de mieux. Ne pourriez-vous pas nous procurer quelques modèles qui soient en même temps élégants, discrets et de coupe parfaite ? Il nous faut des souliers très sport, d'autres qui le soient moins et, enfin, quelques-uns très habillés. »

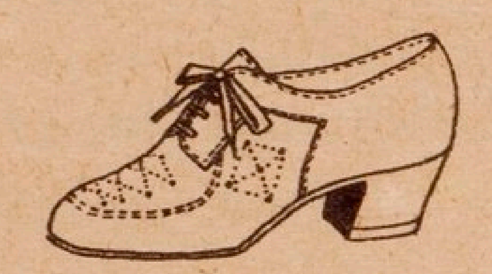
Je propose, aujourd'hui, à « L'association des mal chaussées » une série de huit modèles d'un goût très sûr et qui rehausseront n'importe quel ensemble. Je suis certaine qu'ils satisferont mes correspondantes.



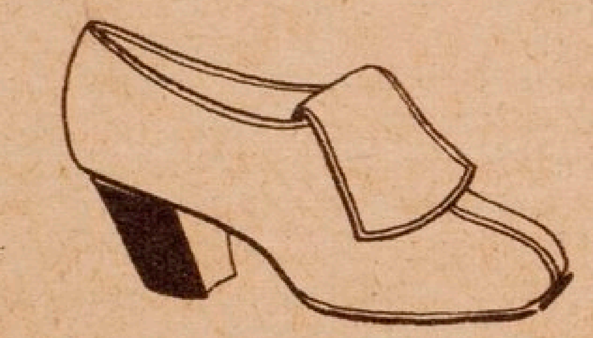
1. Chaussure en peau de Suède marine dont la seule garniture est un travail de découpes et des lacets fantaisie. Le talon, très plat, est recommandé à celles qui marchent beaucoup.



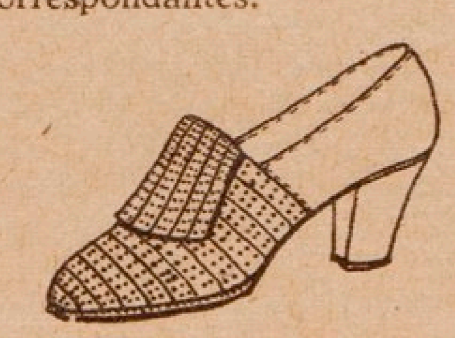
2. Ce modèle grand sport plaira, certes, à toutes mes lectrices qui pratiquent la marche. La semelle de crêpe soutient le pied et donne de l'aisance. Notez l'élégance du rabat de cuir, découpé en lanières.



3. En chamois marron ou bleu marine, ce soulier est agrémenté de découpes, de petits trous harmonieusement groupés.



4. Egalement en chamois, cet autre modèle qui a un rabat uni et des talons américains assez hauts.



5. Si vous préférez les chaussures plus travaillées, voici ce qu'il vous faut. Le devant et le rabat sont enrichis de petits trous. Le talon américain est plutôt fin et fait plus habillé.



6. Voici le modèle qu'il vous faudra adopter, si vous allez danser. Il est en chamois et s'agrémente d'un élégant nœud de côté ainsi que de clous en métal argenté.



7. Pour la danse également, cette chaussure en cuir et chamois rehaussera l'élégance de votre toilette.



8. Pour accompagner une robe très habillée, vous adopterez cette chaussure en peau de Suède agrémentée d'un fin travail de nervures.

Si l'on chantait un peu ?

Je me trouvais dernièrement chez des amis où une dame nous faisait observer, avec tristesse, que l'on chantait de moins en moins. Sa voisine, une personne obèse et renfrognée, s'est exclamée : « Chanter ? Mais, vraiment, ma chère, crois-tu que l'on ait le cœur de le faire avec la vie que nous menons aujourd'hui et toutes les inquiétudes que nous avons ? »

On ne chante pas parce qu'on est heureux, mais on est moins malheureux si l'on chante.

Croyez-vous qu'il était sans soucis, le « savetier » de La Fontaine qui « chantait du matin jusqu'au soir » ? Non, mais il sentait moins sa misère lorsqu'il entonnait une mélodie.

Maxime Gorki, dans une de ses nouvelles intitulée « Vingt-six et Une », a raconté la vie dure, la vie terrible, peut-on dire, des « Craqueliniers », vie qu'il partagea pendant de longs mois.

Chez un pâtissier, fabricant des « craquelins », vingt-six ouvriers vivent jour et nuit dans un sous-sol obscur. Ils y travaillent et ils y dorment. A cinq heures, le matin, ils quittent leurs paillasses et se mettent immédiatement à rouler la pâte, et ils la roulent ainsi, sans arrêt, jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle le sommeil les trouve harassés.

Dans cette atroce existence, une lumière. De temps en temps, pour rythmer leur besogne, les craqueliniers chantent. Une voix s'élève, puis deux, puis trois, puis toutes à l'unisson. **« La chanson,** dit Gorki, **s'enfle comme une vague, devient plus forte, plus sonore. Il semble qu'elle enfonce les murailles de notre prison de pierre : et nous nous sentons tout à coup revivre... »**

Nous pouvons, tout comme les craqueliniers de Gorki, ne plus nous sentir prisonniers de notre tristesse, de nos souffrances, de nos faillites sentimentales comme de nos soucis matériels. Pour cela, il nous suffira quelquefois de chanter...

Le chant n'a pas qu'une action psychique, il en a une physiologique aussi. Le chant, qui gonfle la poitrine, active la respiration et la circulation du sang.

« Faites que j'entende un peu d'harmonie et je mourrai bien », a dit le poète. L'harmonie n'aide pas qu'à mourir, elle aide aussi à vivre.

Chantons, car il n'est pire nuit d'orage qui ne prépare, malgré tout, son aurore. La vie appartient à ceux qui espèrent et à ceux qui croient.

Le chant libère, il est un cri d'espoir, une revanche de l'homme sur son destin.

ANNE-MARIE

AVEZ-VOUS DE L'ALLURE ?

Toutes les femmes ne peuvent pas être belles — du moins d'une beauté régulière, aux proportions bien définies par les canons de la statuaire antique — mais toutes peuvent obtenir ce bien supérieur à la vraie beauté, et que l'on a appelé, selon les époques, « le chic », « le chien », ou tout simplement « l'allure ».

L'équilibre et l'harmonie des proportions en sont la base ; on pourrait dire plutôt l'apparente harmonie des proportions, car il s'agit surtout d'utiliser les proportions que l'on a, et non de les transformer radicalement, ce qui est parfois bien difficile.

La tenue du corps, la démarche, l'aisance des gestes, en un mot la science de l'attitude, voilà ce qu'il faut acquérir.

Avez-vous remarqué combien, quelquefois, à taille égale, un être « faisait plus grand » qu'un autre ?

Certaines personnes « perdent » de leur taille véritable par une attitude défectueuse, alors que d'autres utilisent rationnellement tous leurs avantages physiques.

« La grâce d'une femme, c'est son plus grand charme », disait Jean-Jacques Rousseau.

Soyez gracieuses, non au sens mièvre du mot, mais dans le sens où grâce est synonyme d'harmonie. Assouplissez vos membres, vos articulations, votre colonne vertébrale. Pour vous y aider, voici trois nouveaux mouvements :

POUR L'EQUILIBRE :

Etendez-vous à terre, jambes jointes, bras allongés dans le prolongement du corps. Redressez le buste en avant — les bras toujours au-dessus de la tête — en même temps par petites secousses lentes, vous élevez progressivement les jambes. Montez ainsi le buste, et élevez les jambes jusqu'à ce que vous vous trouviez en équilibre juste sur le bas des reins. Arrivée là, comptez dix temps, sans bouger, et redescendez lentement jambes et buste pour revenir à la position allongée. Pour vous préparer à cet exercice, faites quelques mouvements de souplesse en avant, tels que toucher la pointe des pieds, d'abord en position debout, ensuite en position assise.

SOUPLESSE DES CHEVILLES :

Couchez-vous sur le dos, au sol, puis soulevez légèrement le buste en prenant appui sur vos bras repliés. Ployez les genoux, en posant la plante des pieds à plat parterre. Maintenant, soulevez les pieds et ne touchez plus le sol que de la pointe des orteils, puis soulevez les orteils et prenez appui seulement des talons. Continuez sans arrêt ce mouvement : pointe des pieds, talons, pointe des pieds. Une vingtaine de fois environ. En même temps qu'il assouplit la cheville et l'affine considérablement, cet exercice est excellent pour les abdominaux.

SOUPLESSE DES GENOUX :

Debout, bras ballants, laissez-vous tomber sur les genoux, puis relevez-vous en un seul temps. Retombez, etc... Cet exercice doit se pratiquer sans prendre de point d'appui. Mettez un matelas sur le sol, car sinon vous auriez de fortes chances d'écorcher sérieusement vos genoux.

VOUS RESPIREZ PAR LA PEAU AUTANT QUE PAR LES POUMONS...

Vous êtes habillée pendant presque toute la journée. Votre pauvre corps n'a pas assez de temps pour respirer librement, car vous portez toujours trop de vêtements sur vous.

Apprenez, de temps en temps, à être le moins possible vêtue. Ne dites pas que l'hiver vient et que vous risqueriez de prendre froid. Ce n'est pas vrai. Si votre maison est convenablement chauffée, vous pouvez impunément ôter une partie de vos vêtements.

Le matin, en procédant à votre toilette, vous demeurez nue au moins un quart d'heure, ce qui est excellent pour votre santé. Vaquez donc aux détails de votre bain ou votre douche le plus lentement possible.

Si vous faites votre ménage et que vous êtes seule chez vous, portez une robe très ample, sans ceinture, ayez les jambes nues, les cheveux défaits. Ceci, naturellement, si vous n'avez pas à balayer ou à épousseter. Dans ces derniers cas, attachez un mouchoir sur votre chevelure.

Même en hiver, faites votre culture physique devant une fenêtre grande ouverte. Mettez un pull-over s'il fait froid, mais gardez les jambes nues.

Allez tête nue le plus souvent possible, surtout s'il pleut dehors. Votre cuir chevelu a, lui aussi, besoin de respirer, il est mauvais de trop l'enfermer. Se vêtir est chose indispensable. C'est la civilisation qui le veut ainsi et nous n'y pouvons rien... Ah ! si nous étions des sauvages ! Enfin... Habillez-vous donc, mais à condition de n'avoir rien qui colle sur la peau. Prenez de préférence des lainages largement tissés.

Si vous êtes à la campagne, même en hiver, n'hésitez pas à rester jambes nues au soleil. Vous n'aurez pas froid, car, dans notre pays, le soleil chauffe même en janvier.

Quand vous êtes jambes nues, choisissez des chaussures à lanières, des sandales, par exemple, qui permettront à vos pieds de respirer largement.

Pour le soir, la mode des robes décolletées vous donne l'occasion de dénuder votre dos, vos bras. Votre peau respire. Même la robe de bal a, désormais, son côté hygiénique, ne l'oubliez pas...

La nuit, sous aucun prétexte, et même s'il gèle dehors, ne dormez la fenêtre fermée.

L'air doit circuler librement dans votre chambre. Se réveiller le visage froid mais le corps chaud est excellent pour la santé.

MISE AU POINT

Nous avons, dans notre dernier numéro, publié une photographie de Sir Miles Lampson à la première réunion hippique de la saison à Ghézireh en mentionnant que l'ambassadeur de Grande-Bretagne était accompagné de sa fille, Miss Margaret Lampson. C'est Miss Betty Lampson, sa nièce, qu'il faut lire.

Conseils à mes nièces...

Nièces « Fleurs blanches »

Je ne puis vous dire combien votre lettre m'a fait plaisir. Comme je n'avais plus reçu de vos nouvelles depuis quelques mois déjà, je croyais que vous m'aviez un peu oubliée. Le cas que vous me soumettez étant très intéressant vraiment, je vous répondrai bientôt dans une de mes rubriques « Une lectrice nous écrit ». Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps si vous le pouvez, cela me fera plaisir.

Nièce « Chichourlette »

C'est justement ce « petit canif de poche » qui est la cause des maux de votre époux. Dites-lui qu'en nettoyant ses ongles, il coupe la peau qui se trouve en dessous et, alors, très facilement, toutes les poussières et les impuretés s'accumulent et forment une grande raie noire du plus vilain effet. Qu'il les brosse régulièrement et mette une crème quelconque pour guérir ces petites blessures. Dans deux ou trois semaines, il sera étonné de constater que ses ongles sont d'une propreté parfaite.

Nièce « Belle »

A quoi cela vous sert-il d'être belle, puisque vous êtes tellement désagréable et hargneuse ? Je comprends que votre mari veuille vous quitter. Le moyen de le retenir ? Soyez donc plus aimable, plus souriante, négligez-le moins et vous serez étonnée de constater combien il changera lui aussi.

Nièce « Jeune encore »

Merci beaucoup pour votre gentille lettre. Mais oui, vous pouvez m'écrire autant que vous le voudrez. Pour votre visage, étendez dessus une bonne crème grasse et massez fort en tournant continuellement en rond et en allant de bas en haut. Vous verrez combien cela vous aidera à vous débarrasser de ce défaut qui vous ennuie tant aujourd'hui.

Nièce « Echevelée »

Les détails que vous me donnez sont insuffisants pour me permettre de vous conseiller une coiffure. Il est indispensable que vous me fassiez parvenir une photographie. Comme cela, je serai plus à même de vous diriger utilement.

Nièce « Petite fiancée »

Une fiancée éprise doit connaître le secret des mots magiques mieux que personne, et je suis sûre que, sans mon aide, vous saurez trouver au fond de votre cœur le moyen de redonner confiance à celui qui vous aime et de lui apprendre à croire en son étoile.

Nièce « Elisabeth »

Pour que le riz ne jaunisse pas en cuisson, ajoutez à l'eau dans laquelle il doit bouillir un peu de jus de citron. Jetez le riz dans l'eau seulement après l'avoir longuement lavé. Passez, de temps en temps, l'écumoire afin qu'il n'attache pas. Il doit être cuit à point au bout de 18 minutes environ.

Nièce « Photographe »

Vous voulez nettoyer cette photographie ternie où paraissent des traces de doigts ? Eh bien, pour cela, il faut d'abord savoir comment est le tirage de la photo. Si elle est glacée, nettoyez-la en la frottant légèrement avec un tampon imbibé d'alcool.

Nièce « Ours blanc »

J'ai vu la photo en question et, comme vous, j'ai beaucoup aimé la jaquette hermine-renards argentés portée par Merle Oberon. Puisque vous avez une cape d'hermine et deux grands renards argentés, vous pourriez facilement combiner un modèle ressemblant à celui de la vedette.

Nièce « Juliette sans son Roméo »

Pourquoi manquez-vous de simplicité ? Ce jeune homme veut venir demander votre main et vous lui répondez par la négative seulement parce que voulez le faire souffrir ? Vous mériteriez qu'il perde patience et que vous ne le revoyiez jamais plus...

Nièce « Paulette »

Vous enlèverez les taches de mouches sur le métal en frottant celui-ci avec un oignon coupé. En outre, l'odeur de l'oignon éloigne souvent les bestioles importunes. Pour le beurre rance, je vous conseille de le pétrir avec une bonne pincée de bicarbonate de soude. Ce moyen si facile fera disparaître absolument le mauvais goût.

Nièce « Quicky »

Je me trouverai dans votre ville lorsque ces lignes paraîtront. Je vais essayer de vous téléphoner, si j'en ai le temps. Sinon, venez me voir puisque vous comptez passer les fêtes de Noël et du nouvel an au Caire.

Nièce « Marguerite des champs »

Vous ne devez pas massacrer ainsi vos mains. Lorsque vous balayez, portez de vieux gants sur vos mains enduites de crème. Lorsque vous aurez fini votre travail, trempez vos doigts dans de l'eau tiède et savonneuse, puis appliquez une crème adoucissante, non grasse, que vous pourrez garder jusqu'à l'heure du déjeuner.

Nièce « Coquette, soucieuse d'être bien chaussée »

Il existe dans le commerce d'excellents produits qui donnent un beau brillant aux souliers de cuir verni. Mais sachez que le lait est très recommandé pour ce genre d'opérations. Frottez vos chaussures avec un tampon imbibé de lait, laissez pendant une ou deux minutes, puis séchez avec un chiffon doux et sec. Et, surtout, ayez toujours soin d'essuyer vos souliers avant de les nettoyer, pour les débarrasser de la poussière.

Nièce « Ménagère »

En dehors des spécialités que vous trouverez dans le commerce, vous pouvez utiliser du chlorure de calcium en poudre. Répandez-en, assez largement, sur toute la surface de votre évier. Laissez quelques heures, une nuit par exemple. Puis lavez à grande eau.

Nièce « Sentimentale »

Soyez raisonnable, voyons ! Vous ne pouvez pas être amoureuse d'un jeune homme seulement parce qu'il vous a dit que vous aviez de beaux cheveux. Les hommes font des compliments à toutes les jolies filles, mais cela ne veut pas dire qu'ils en sont amoureux. Ne laissez pas vagabonder ainsi votre imagination, car elle pourrait vous jouer un mauvais tour.

Nièce « Patricia »

Je vous ai envoyé la recette en question et je suis certaine que vous avez dû la recevoir après m'avoir écrit de nouveau.

Nièce « Trente et dix »

Puisque vous vous trouvez à Alexandrie, pourquoi ne suivriez-vous pas les cours de l'Ecole Sociale ? Avec votre fortune, vous pourriez faire beaucoup pour votre pays qui a besoin de jeunes femmes comme vous.

TANTE ANNE-MARIE



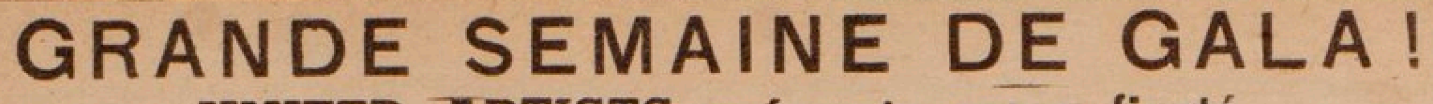
DEUX SOLDATS POLONAIS EXPOSENT...

Les peintres-soldats Yarema et Matuszczak, tous deux faisant partie de l'armée polonaise d'Orient, ont exposé récemment, au Continental, quelques-unes de leurs œuvres, sous la présidence de S.E. M. Zazulinski, chargé d'affaires de Pologne en Egypte, et le patronage de S.E. Mahmoud bey Khalil, président du Sénat. L'exposition, faite au profit du Fonds des blessés de guerre polonais, a obtenu le plus vif succès. Ci-dessus : la mosquée de Bardia, du peintre Yarema, une des toiles les plus remarquées de l'exposition.

TELEPHONES

Il est vivement recommandé à ceux qui viennent d'installer le téléphone de communiquer de suite à *The Egyptian Directory* (B.P. 500, Le Caire) leur numéro avec tous les détails : nom de l'abonné, profession ou articles traités, boîte postale, adresses du bureau et domicile.

Ces renseignements sont notés par le *Directory* qui est de cette façon en mesure de répondre aux nombreuses demandes qui lui parviennent dans le courant de l'année. Ils sont ensuite insérés *gratuitement* dans la première édition à paraître.



UNITED ARTISTS présente avec fierté



VIVIEN LEIGH



LAURENCE OLIVIER

dans



L'œuvre maîtresse d'ALEXANDRE KORDA

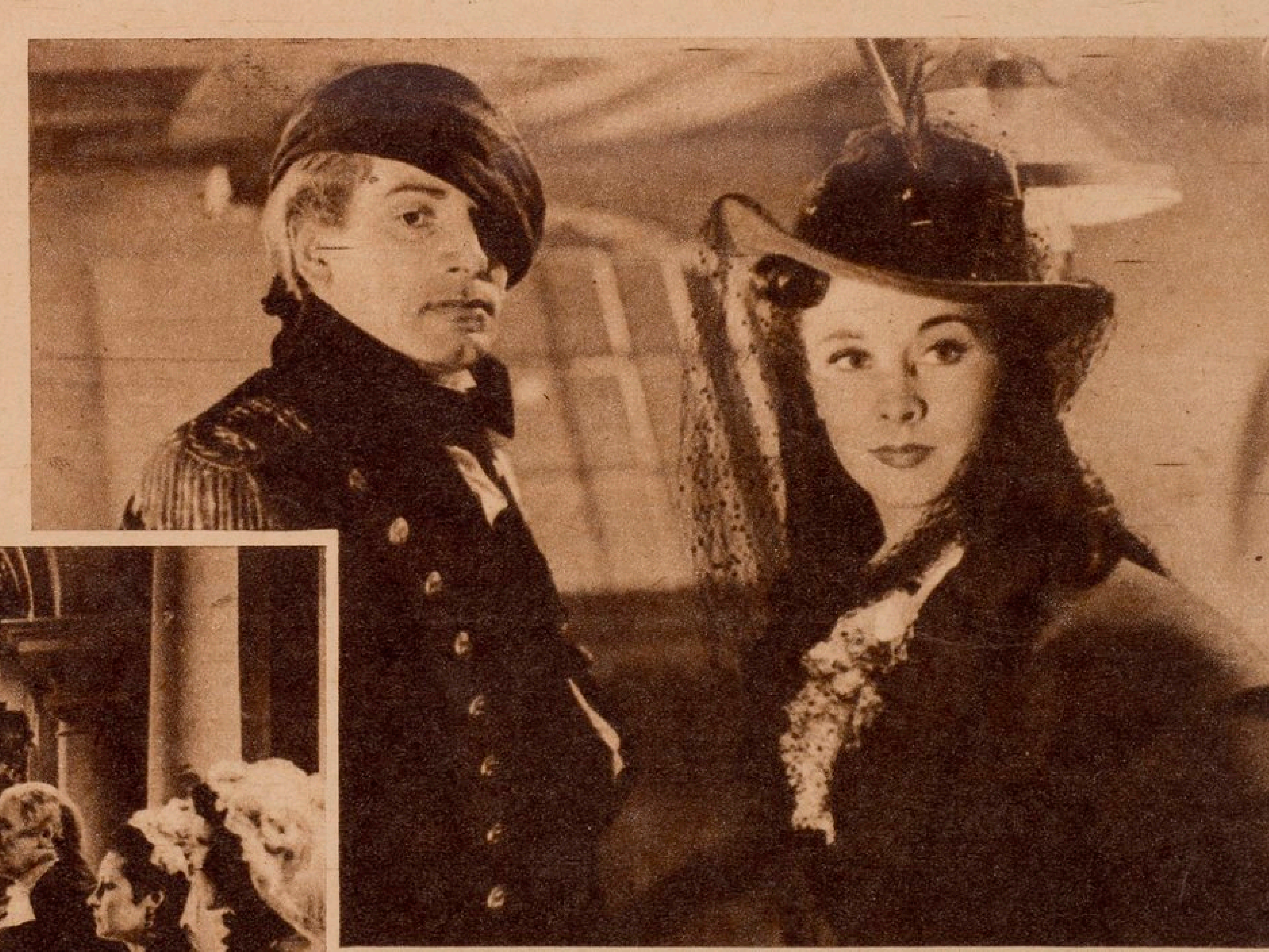
L'IMMORTEL ROMAN D'AMOUR DE LADY HAMILTON ET DE L'AMIRAL NELSON QUI FIT TREMBLER LE MONDE !

Des bras d'une femme à la bataille de Trafalgar... Une grandiose évocation de la carrière et de la vie romantique du plus grand héros naval Anglais !

DU LUNDI 24 AU DIMANCHE 30 NOVEMBRE AU CINEMA

DIANA PALACE

Rue Elfi Bey, LE CAIRE — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374







Vu l'importance de cette superproduction : 4 SPECTACLES CHAQUE JOUR à 10h30 a.m., 3h15, 6h30 et 9h30 p.m.